L'Humanisme aux Pays-Bas au XVI^e siècle

Jean-Claude Margolin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9401>

DOI : 10.4000/studifrancesi.9401

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 532-553

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-Claude Margolin, « L'Humanisme aux Pays-Bas au XVI^e siècle », *Studi Francesi* [En ligne], 153 (LI | III) | 2007, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9401> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.9401>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

L'Humanisme aux Pays-Bas au XVI^e siècle

Même limité à l'époque de la Renaissance dont les bornes chronologiques sont elles-mêmes sujettes à caution, le terme d'Humanisme correspond à un concept socio-historique massif aux contours indéterminés. De ce colloque, il est difficile d'attendre un surcroît de clarté conceptuelle, après une myriade de livres, d'articles, de séminaires, de définitions, propositions ou analyses, d'où il ressort que l'utilisation de ce terme est jugée à la fois indispensable et inadéquate, et qu'elle est régulièrement mise en cause par les historiens¹ et les philosophes. Il me paraît pourtant indispensable, avant d'entrer dans le vif du sujet, d'esquisser une définition (une de plus!) de l'Humanisme européen au temps de la Renaissance, fût-elle provisoire et problématique. C'est pourquoi je reprendrai ici celle qu'en dehors de nombreuses publications², anciennes ou plus récentes, je proposais il y a une trentaine d'années, car elle me convient encore aujourd'hui: «mouvement intellectuel et culturel qui a ouvert la voie à une transformation de la vision du monde, à un renouvellement des modes ou des types de connaissances, à un élargissement des sources d'inspiration littéraire, philosophique et artistique, à une refonte de la pédagogie, à une critique libératrice des traditions et des institutions, à un optimisme créateur fondé en raison, et pour tout dire, à une nouvelle image de l'homme»³. J'ajouterais seulement à cette définition englobante: une attention critique portée au langage et à ses opérations, comme aux langues, dans leur diversité et leur histoire, ainsi que la mise en valeur de l'héritage biblique et gréco-latin⁴. Cependant, malgré l'importance du «medium» latin (dans la plupart des champs épistémologiques du XVI^e siècle), je ne serais pas incliné à reprendre la formule lapidaire et catégorique du regretté philologue belge Jozef IJsewijn, fondateur de la Société internationale d'études néo-latines: «Le latin est l'humaniste même»⁵. En effet, le latin, comme instrument de travail et organe de

(1) Je me contenterai d'évoquer ici l'attitude de Jean Delumeau à l'égard d'un autre vocable: celui de Renaissance. Il en montre les insuffisances, car s'il s'applique surtout à la littérature et aux arts plastiques, il a le défaut de rejeter dans l'ombre des créations aussi admirables que celles de l'art roman et de l'art gothique, de la *Divine comédie*, des Primitifs italiens ou flamands. Mais il reconnaît que les mots ont la vie dure et qu'ils s'imposent à nous en dépit de nous-mêmes. Il pose enfin la question: «Par quoi remplacer le mot de Renaissance?».

(2) Voir notamment *L'Humanisme en Europe au temps de la Renaissance*, Paris, PUF, 1981 (coll. «Que sais-je?» N° 1945); l'article «Humanisme» de l'*Encyclopaedia Universalis* (édition de 1996), t. XI, pp. 727-729; «L'Humanisme européen et le rayonnement intellectuel d'Érasme», dans *L'Avènement des temps modernes*, Paris, PUF, 1977 («Peuples et

civilisations», VIII) première partie, chap. VI, pp. 221-222; «Apologie pour l'Humanisme: de la globalisation à la sectorisation d'un concept socio-historique», «*Peninsula*», 1, 2004, pp. 15-36.

(3) Dans le chapitre de *L'Avènement des temps modernes*, cité à la note 2. Ces différents termes qui donnent vie au concept d'Humanisme ont été largement développés et justifiés dans mon article de la revue «*Peninsula*».

(4) Sous la forme d'éditions, de traductions, de commentaires, et naturellement, de leçons magistrales.

(5) Dans sa communication du colloque international de Tours sur *L'Humanisme français au début de la Renaissance* (Paris, Vrin, 1973), «Le latin des humanistes français: évolution et étude comparative», pp. 329.

communication, a aussi une valeur purement utilitaire ou pragmatique, souvent fort éloignée de toute préoccupation d'ordre littéraire ou culturel. Il est vrai que le latin humaniste est généralement de bonne ou de très bonne qualité⁶.

Autre remarque préliminaire: si l'Europe humaniste – ou plutôt, pour reprendre une expression qui, elle, est bien de son temps, celle de *Respublica christiana*⁷ – constitue une réalité socio-historique bien vivante, en dépit des frontières et des diversités régionales ou nationales d'ordre matériel et culturel, il serait naïf et surtout historiquement faux d'imaginer que cette communauté d'aspirations ou de sentiments avait aboli ces facteurs de différenciation charriés par des institutions, des modes de vie, des régimes politiques, des conflits sociaux et/ou religieux, etc., que les représentants de l'Humanisme ne pouvaient ou ne voulaient transcender, ou qu'ils assumaient souvent eux-mêmes dans leur vie personnelle, sociale et professionnelle.

*

* *

À propos de l'Humanisme nordique⁸ et plus précisément néerlandais, il est difficile de ne pas évoquer, d'entrée de jeu, le nom d'Érasme, encore que celui-ci se soit voulu «citoyen du monde»⁹, en même temps qu'«homo viator»¹⁰, ou qu'il n'ait jamais fait, sauf à Louvain, de séjours prolongés aux Pays-Bas. Rappelons aussi que les conditions de sa naissance ne lui ont pas permis de présenter face à ses amis (et surtout à ses ennemis) un arbre généalogique honorable, et que la revendication de son appartenance à la communauté batave¹¹ ne lui a généralement servi que de bouclier contre les moqueries ou le mépris de ses adversaires italiens. Il a pu toutefois en prendre incidemment conscience, par exemple en écrivant un jour à un certain Pierre Manius¹² à propos de la publication d'un ouvrage de géographie historique¹³ de Gérard Geldenhauer¹⁴, le *De Batavorum insula*: «Je ne puis pas nier que je suis hollandais»¹⁵. On appellera enfin la tradition selon laquelle, sur son lit de mort¹⁶, Érasme

(6) Selon les critères de la latinité enseignés par les bons maîtres du XX^e siècle.

(7) Elle deviendra vite, *mutatis mutandis*, la République des Lettres.

(8) Certains ne voient dans cette expression qu'une hypothèse; mais celle-ci est parfaitement soutenable. Voir à ce sujet MARGARET MANN PHILLIPS, *Erasmus and the Northern Renaissance* (London, English Universities Press, 1949), et mon livre de 1981, cité à la note 2: chap. 2 («Les Humanistes européens»), et § 2 («L'Humanisme dans l'Europe du Nord»), notamment «L'Humanisme aux Pays-Bas», pp. 45-48.

(9) Dans une lettre de septembre 1522 (Allen, *Opus Epistolarum*, t.V, ep. 1314) au réformateur suisse Zwingli, qui venait de lui offrir la citoyenneté de Zurich, Érasme déclare: «Pour moi, je désire être un citoyen du monde, ouvert, ou plutôt étranger à tous» (*Ego mundi civis esse cupio, communis omnium, vel peregrinus magis*). Plusieurs autres déclarations (à Budé, à Francesco Vergara, à Marc Lawrin) vont dans le même sens.

(10) Une autre façon de rendre *peregrinus*, car le fait d'être étranger à tous signifie que l'on est un hôte de passage, que l'on ne s'attache ni à un pays ni à une personne en particulier, tout en tissant avec chacune d'elles des liens solides.

(11) Voir son adage n° 3535 *Auris Batava* (in *Opera omnia Des. Erasmi*, II-8, Amsterdam, Elsevier, 1997 (éd. Ari WESSELIING), pp. 36-44, dans lequel il fait un éloge mitigé du pays où il est né et qu'il appelle «Hollandia mea», comme de ses habitants qu'il désigne sous le nom de «Batavi», plutôt que «Hollandini» ou «Belgæ». Voir aussi A. GERLO, «Érasme et les Pays-Bas», in *Colloquia Erasmiana Turonensia* (Douzième stage international d'études humanistes), Paris, Vrin, et Toronto-University Press, t. I, pp. 97-111.

(12) Dominicain, qui ne semble pas autrement connu.

(13) *De Batavorum Insula*, 1520.

(14) Gérard Geldenhauer (ou Noviomagus = Gérard de Nimègue), évêque d'Utrecht, puis secrétaire de Maximilien de Bourgogne, avant de passer à la Réforme et de se marier; il est aussi l'auteur d'un ouvrage de pédagogie, *Institutio Scholæ Christianæ* (1534). Voir *Collectanea van Gerardus Geldenhauer Noviomagus gevolgd door den herdruk van eenige zijner werken*, Amsterdam, J. Prinsens (ed.), 1901.

(15) Allen, t. IV, n° 1147 (lettre de Louvain du 1^{er} octobre 1520).

(16) «Lieve God!». Voir J. HUIZINGA, *Érasme* (trad. fr.), Paris, 1955, p. 300.

aurait retrouvé, à son dernier souffle, l'usage du néerlandais pour recommander son âme à Dieu.

S'intéressant également au cas d'Érasme, auquel il a consacré plusieurs travaux, dont le plus important est son édition critique des poèmes latins de l'humaniste¹⁷, Cornelis Reedijk, ancien conservateur de la Bibliothèque Royale de La Haye, s'est demandé ce qu'il y avait chez lui de typiquement néerlandais¹⁸. Conscient du caractère hasardeux des recherches de psychologie des peuples, il n'en souligne pas moins certains traits du caractère d'Érasme qui lui paraissent refléter quelques idées-force qui jalonnent l'histoire des Pays-Bas: une compréhension intuitive du monde extérieur, un amour de la tolérance, un désir ardent de la liberté, un sens pratique, une extrême ténacité dans le maintien des principes alliée à une recherche des modalités les plus favorables à un compromis acceptable par les deux parties, un esprit religieux assez faiblement teinté de mysticisme¹⁹. Poursuivant dans cette voie, j'ai essayé moi-même, avec prudence, à partir d'Érasme, mais aussi de ses contemporains, de dégager quelques traits de cette individualité collective représentée par les peuples, et non contradictoire de cette universalité concrète dont l'expression la plus parfaite, selon le jugement des Européens de l'époque (et, bien entendu, des humanistes) serait cette République chrétienne, identifiée à la République des *bonae litterae* et de leurs promoteurs et acteurs.

*

* *

Face à la variété et à la richesse des travaux qui, depuis le début du siècle dernier jusqu'à nos jours, ont été consacrés à l'Humanisme et aux humanistes des Pays-Bas (ceux du Nord comme ceux du Sud)²⁰ et dont le plus grand nombre est dû à des plumes néerlandaises²¹ (toujours au sens du XVI^e siècle, qui englobe les nations belge et néerlandaise d'aujourd'hui), j'envisagerai cinq têtes de chapitre: - 1. L'influence de la *devotio moderna* sur l'Humanisme néerlandais; - 2. L'Humanisme à l'université de Louvain; - 3. L'Humanisme à l'université de Leyde; - 4. L'Humanisme de Rodolphe Agricola: rhétorique et dialectique; - 5. L'Humanisme de Juste Lipse: philologie, histoire et philosophie.

D'Érasme, que j'ai salué en premier, je ne dirai pas grand chose aujourd'hui, mais sa présence se manifestera d'une manière ou d'une autre, d'un bout à l'autre de mon exposé, comme elle se manifestait dans la pensée et dans les écrits d'une grande partie des personnages qui ont compté au XVI^e siècle.

(17) *The Poems of D. Erasmus*, Leyde, E. J. Brill, 1956. Travail pionnier en la matière, qui a servi de base à la nouvelle édition critique (plus complète, avec de nombreuses corrections et annotations nouvelles, de Harry VREDEVELD, *Carmina*, in *Opera omnia Desiderii Erasmi*, 1995, North-Holland, Amsterdam - London - New York - Tokyo (= ASD) I-7.

(18) «What is typically Dutch in Erasmus», «Delta» II, 4 (Hiver 1959-60), pp. 35-44.

(19) Ce qui n'est pas la conception que se fait de lui Michael Screech, notamment à partir de son analyse de l'*Éloge de la Folie: Ecstasy and the Praise of Folly*, 1980; trad. fr. par J. CHAMBERT, *Érasme: l'Extase et l'Éloge de la Folie*, Paris, Desclée, 1991.

(20) Voir la *Bibliographie de l'Humanisme des Anciens Pays-Bas* par A. GERLO et H. D. L. VERVLIET, Université Libre de Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 1972, notamment les pages 108-117 («L'Humanisme aux anciens Pays-Bas»).

1. L'influence de la *devotio moderna* sur l'Humanisme néerlandais

L'histoire de la «*devotio moderna*» dans sa double incarnation historique – les Frères (et Soeurs) de la Vie Commune et les chanoines (et chanoinesses) de la Congrégation de Windesheim – a fait l'objet de très nombreux travaux, notamment depuis quelques décennies²² et plus particulièrement dans les pays néerlandophones, germaniques et anglo-saxons, ce qui ne saurait nous étonner outre mesure, étant donné ses origines géographiques et ses manifestations socio-linguistiques, et cela, indépendamment de l'hypothèse d'une Renaissance nordique²³, voire d'un Humanisme de l'Europe du Nord²⁴ que l'on opposerait à une Renaissance méditerranéenne, voire à un Humanisme italien. D'autre part, en dépit de la scrupuleuse érudition de la plupart de ces historiens, comme de la rigueur de leurs analyses et de leur attention aux textes eux-mêmes, force nous est de reconnaître qu'assez souvent des convictions, voire des préjugés de caractère religieux ou nationaliste ont infléchi dans des perspectives assez différentes, sinon opposées, l'histoire et l'évolution de ce courant spirituel qui prit son essor au ^{xiv}^e siècle dans la vallée de l'Yssel: les uns, généralement catholiques, comme Pierre Debongnie²⁵, Léon-E. Halkin²⁶, Jean-Pierre Massaut²⁷, refusent de faire de ces

(21) Voir, parmi d'autres, J. A. L. LANCEE, *Erasmus en het Hollands Humanisme*, Utrecht, HES Publishers (HES Studia Historica), qui analyse les rapports personnels d'Érasme avec les humanistes hollandais (jusqu'en 1502) et l'influence qu'il a pu exercer sur ceux qu'il a connus. Il y souligne l'influence de la *devotio moderna*, celle du couvent de Gouda, son séjour à Deventer à la Sint Lebvinusschool, et à Utrecht, son culte des poètes latins et sa pratique des vers latins; ses rapports avec les historiens humanistes des Pays Bas, notamment Reinier Snoy, Jan van Naelddwijk, Cornelius Aurelius et Hermansz. Parmi les Hollandais que l'érasmeisme (son humanisme chrétien) a le plus touchés, on peut citer Oem van Wijngaerden, Lethmaet, Alard d'Amsterdam, Adriaan Florencz (le futur pape Adrien VI), Cornelius Aurelius, Van der Haer, Jacob Faber, Cornelis Hoen, et en général les «sacramentaires». Toutefois cette influence n'a pas été aussi profonde que le prétendent J. Lindeboom dans *Het bijbelsch Humanisme in Nederland*, Leyde, 1913, et F. PIJPER, *Erasmus en de Nederlandsche reformatie*, Leyde, 1907. Voir aussi les travaux de F. NÈVE, A. ROERSCH, A. GEERBAERT, J. LINDEBOOM, P. C. DE BROUWER, G. KUIPER, D. H. T. VAN VOLLNHOVEN, et ceux, plus récents de H. A. E. VAN GELDER, M. DELCOURT, R. HOVEN, L.-E. HALKIN, A. GERLO, J. IJSEWIJN, C.J. DE VOGEL, J. P. MASSAUT, etc.

(22) Voir J.-C. MARGOLIN, *Érasme et la 'devotio moderna'*, Anderlecht, à la Maison d'Érasme, 2007). On citera ici principalement les travaux d'Albert Hyma, de Regnerus R. POST et de Cornelis AUGUSTIJN. Voir aussi ceux de J. G. R. ACQUOY, *Het Klooster te Windesheim en zijn invloed*, III (Utrecht, 1880), P. MESTWERTD, *Die Anfänge des Erasmus. Humanismus und 'Devotio Moderna'* (Leipzig, 1917); W. SPOELHOF, *Concepts of religious non conformity and religious toleration as developed by the Brethren of the Common Life in the Netherlands, 1374-1489* (thèse inédite de l'Université de Michigan, 1946); S. AXTERS, *Geschiedenis van de*

vroomheid in de Nederlanden, t. III, *De Moderne Devotie* (Anvers, 1956); C. VAN DER WANSEM, *Het ontstaan en de geschiedenis der Broederschap van het Gemene Leven* (Louvain, 1958); P. DEBONGNIE, art. «Devotio Moderna» dans le *Dictionnaire de Spiritualité* (Paris, Beauchesne, 1967), t. III, col. 727-747; G. EPINEY-BURGARD, *Gérard Groote et les débuts de la Dévotion Moderne* (Wiesbaden, 1970); *Geert Groote en de Moderne Devotie*, par C. C. DE BRUIN, E. PERSOONS et A. G. WEILER, Deventer, De Walburg Pers («Stichting Geert Groote Herdenking», 1984); A. GODIN, «Dévotion moderne», art. du *Dictionnaire de l'Érasme* de la collection «Bouquins», Paris, R. Laffont, 1992, pp. XCII-XCIX.

(23) Voir n. 8.

(24) Voir J.-C. MARGOLIN, *Érasme et la France*, in *Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung*, Band 7 («Érasme und Europa»), August Bibliothek Wolfenbüttel, 1988, pp. 47-73. Et, dans ce même volume, L.-E. HALKIN, *Érasme et les Pays-Bas*, pp. 33-46.

(25) Voir son article sur la «*devotio moderna*» et son étude sur le «*dévotieux*» Mombaer, *Jean Mombaer de Bruxelles, abbé de Livry, ses écrits et ses réformes*, Louvain, 1928.

(26) Voir notamment son étude sur *La 'devotio moderna' et l'Humanisme*, in *Réforme et Humanisme*, Actes du ^{iv}^e Colloque, Montpellier octobre 1975, Centre d'Histoire de la Réforme et du Protestantisme sous la direction de Jean Boisset, 1977, pp. 103-112. Contrairement à Albert Hyma, William M. Landeen ou Pierre Chaunu, il soutient que l'Humanisme et le réformisme des Windesheimiens et des Frères de la Vie Commune ont fait naître une spiritualité et une dévotion qui n'ont rien de commun (sinon une critique du formalisme scolastique, du culte exagéré des images et de la magnificence des églises) avec la révolution culturelle et religieuse du luthéranisme.

(27) *Mystique rhénane et Humanisme chrétien d'Eckhart à Érasme*, in *The Late Middle Ages and*

chrétiens réformistes l'avant-garde de la Réforme ou des Réformes du XVI^e siècle; les autres, luthériens ou calvinistes, comme Paul Mestwerdt²⁸ ou Cornelis Augustijn²⁹, ont plutôt tendance à minorer les éléments de la «dévotion moderne» qui, en dépit de l'épithète «moderne», rattachent ses «dévots» à un catholicisme traditionnel, éloigné de l'Humanisme de la Renaissance. Quant aux travaux consacrés à Érasme, dont il n'est guère besoin de souligner l'extraordinaire inflation depuis quelques décennies³⁰, il n'est pas non plus indifférent de noter la diversité de leurs problématiques ou des interprétations relatives à la personnalité du Rotterdamois, infléchies elles-mêmes par les prises de position idéologiques ou les attitudes ou obédiences religieuses des historiens ou des philosophes qui lui accordent un intérêt majeur. Parmi ses différents interprètes, j'accorderais plus de prix à ceux qui, continuant à le saluer du titre de «prince des humanistes», lisent et interprètent son œuvre, y compris sa traduction et ses commentaires du Nouveau Testament, ses éditions, traductions et commentaires des Pères de l'Église et, d'une façon générale, ses écrits proprement religieux, comme celle d'un grand intellectuel, d'un philologue consommé, d'un conseiller pédagogique écouté, d'un moraliste éprouvé, abreuvant sa pensée aux doubles sources de la culture gréco-latine et du message vétéro- et surtout néo-testamentaire³¹.

Rappelons en quelques mots ce que représente aux Pays-Bas, dans les dernières décennies du XIV^e siècle et surtout tout au long du siècle suivant, ce mouvement de spiritualité qui, à la différence de la mystique spéculative rhéno-flamande des deux premiers tiers du XIV^e siècle, met l'accent sur la vie intérieure personnelle, l'affectivité et la pédagogie. «Il s'agit, écrit André Godin³², de former aux vertus chrétiennes, un public moyen, par une ascèse moralisante, intériorisée, en vue d'imiter, dans les humbles gestes de l'existence, Jésus-Christ, guide, modèle et hôte, de l'âme priante et vouée au service du prochain». L'initiateur de ce mouvement fut Gérard Groote (1340-1384), issu de la bourgeoisie de Deventer, mais attiré par la mystique des chartreux et de Ruysbroek à Groenendaal, qui eut le temps, avant de mourir prématurément, de fonder les Frères et Soeurs de la Vie Commune, sorte de phalanstère mi-laïque mi-religieux, où les travaux manuels, comme la reliure ou la menuiserie, n'étaient pas moins prisés que l'étude des grands auteurs, la prière ou la méditation. Avec la Congrégation des chanoines réguliers de Windesheim³³, fondée par le prêtre Florent Radewijn (1350-1400) près de Zwolle, ce même esprit de méditation et de prière et ce même appétit pour des travaux intellectuels, animera le paysage néerlandais, avant de marquer des points en Allemagne et en France, avec Jean Standonck, régent du célèbre collège de Montaigu, réformateur ascétique, dont l'Humanisme n'était pas du

the dawn of Humanism outside Italy, Louvain, 1972, pp. 112-130.

(28) Voir n. 8.

(29) Voir, parmi beaucoup d'autres travaux, sa monographie d'Érasme, véritable synthèse de ses travaux antérieurs, écrite originellement en néerlandais, et publiée successivement, de 1986 à 1991, dans une version allemande, une version italienne et une version anglaise (*Erasmus: His Life, Works and Influence*, trad. J. C. GRAYSON, Toronto / Buffalo / Londres, Univ. of Toronto Press, 1991).

(30) Je me contenterai de renvoyer à mes quatre volumes de *Bibliographie érasmiennne*, Paris, Vrin et Toronto Univ. Press, 1963-1997 qui couvrent la période 1936-1975. Et depuis vingt ans, les travaux n'ont cessé de croître à travers le monde, interférant parfois avec la question de la *devotio moderna*.

(31) On peut ranger, entre autres, Jacques

CHOMARAT, dans cette catégorie: voir notamment sa thèse, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles-Lettres, 1981. Également le philologue belge Jozef IJSEWIJN, dans ses différents écrits concernant Érasme. Malgré des différences assez notables avec ces deux auteurs, je crois pouvoir me ranger moi-même dans cette catégorie (voir notamment mon *Érasme, précepteur de l'Europe*, Paris, Julliard, 1995).

(32) Dans l'article cité à la note 23, p. XCVIII.

(33) Rappelons que le jeune Érasme a été lui-même un chanoine Augustin de la Congrégation de Windesheim, dans le couvent de Steyn, près de Gouda, où il passa une partie de son adolescence, même s'il prit quelque liberté avec son esprit et qu'il passa le plus clair de son temps à dévorer les auteurs anciens, surtout les poètes latins.

goût de ceux qui l'ont décrié avec le plus de véhémence (et peut-être d'exagération satirique) comme Érasme lui-même ou Rabelais.

La spécificité batave de ce grand courant religieux que fut la dévotion moderne a teinté fortement l'Humanisme pédagogique des premières décennies du ^{xvi}^e siècle. Plutôt que les réformateurs Standonck ou Mombaer, on citera, à titre d'exemple, le centre de Deventer³⁴, où Alexandre Hegius³⁵, disciple et ami de Rodolphe Agricola, transforma l'école capitulaire «à l'ancienne» mode³⁶, dont il devint le recteur en 1483, en une école humaniste³⁷ animée de l'esprit éthico-religieux de la *devotio moderna* et correspondant à ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui un bastion de l'Humanisme chrétien, où, à côté d'auteurs latins et grecs³⁸ on lisait l'*Imitation de Jésus-Christ* de Thomas à Kempis (1380-1471), joyau de la dévotion moderne. C'est aussi à Deventer que fut imprimé en 1477 le premier livre produit aux Pays-Bas: il s'agissait d'un in-folio de 468 pages, un *Liber bibliae moralis* de Berchorius. Hegius fit de cette école un centre d'attraction intellectuelle. À sa mort, en décembre 1498, elle ne comptait pas moins de 2000 élèves. Le jeune Érasme, qui n'a connu Hegius qu'accidentellement et même indirectement, le glorifie surtout d'avoir été l'élève de Rodolphe Agricola, qu'il avait lui-même rencontré à Deventer: ce qu'il rappellera dans l'un de ses adages³⁹. Un texte d'Hegius, que nous a fait connaître Jozef IJsewin⁴⁰, exprime bien cette rupture entre la pédagogie nouvelle et l'enseignement scolastico-médiéval, et permet de le ranger dans la catégorie des humanistes, ou tout au moins parmi ceux que certains de ses commentateurs ont situé «entre le Moyen-Age et l'Humanisme»⁴¹. Avant Érasme qui, dans le *De pueris instituendis*⁴², «éreintra» les grammairiens médiévaux⁴³, sans oublier le «poème» *De modis significandi* de Michael de Marbasius, écrit au début du ^{xiv}^e siècle, Hegius s'en prend à l'obscurité, à la complexité ou à la conceptualisation outrancière de cette grammaire «poétique»⁴⁴. Un ensemble de

(34) Sur Deventer, voir la publication du Musée historique «De Waag» de Deventer, réalisée à l'occasion du cinquantième centenaire de la mort d'Alexandre Hegius (ca. 1440-1498), *Met Erasmus naar school / Zur Schule mit Erasmus* (manuscrits, livres et objets diyers du temps d'Alexandre Hegius, recteur de l'École latine de Deventer).

(35) Voir J. WIESE, *Der Pädagoge Alexander Hegius und seine Schüler*, Berlin, 1892; A. BÖMER, *Alexander Hegius*, «Westfälische Lebensbilder», 3 (1934), pp. 345-362; J. BEDAUX, *Alexander Hegius 1498-1998*, «Deventer Jaarboek», 1998; N. SCHAUERTE, *Der humanistische Schulmann Alexander Hegius, sein Werken und seine Zeit*, Alexander-Hegius-Gymnasium, Gedenkschrift, 1998; J. SCHOPEN, *Alexander Hegius. Tussen Middeleeuwen en Humanisme (1440-1498)*, in J. M. VAN WINTER, [...] *Voordracht in het kader van de Alexander Hegius-lezing 1990*, Raalte, 1990, pp. 25-31.

(36) Érasme la traitera même de barbare, si toutefois on fait du *Compendium vite* (dont la paternité érasmiennne fait encore l'objet de controverses) un texte authentique du Rotterdamois. On y lit: «On récitait *Pater meus*, on ressassait les conjugaisons, on récitait Eberhard et Jean de Garlande...».

(37) Celle de St. Leebwin.

(38) Hegius avait appris le grec, en un temps (seconde moitié du ^{xv}^e siècle) où les hellénistes étaient rares en Occident.

(39) I, 439, *Quid cani et balneo* (n° 339, ASD II-1, 1993, pp. 438-442). Adage qui va plus loin que le seul rappel de cette rencontre, puisque le sens de

cet aphorisme est le suivant: demander à un théologien d'enseigner à des enfants est aussi incongru que de plonger un chien dans une baignoire (voir le commentaire de l'universitaire contemporain frison, E. H. Waterbolck, dans la conclusion de sa leçon inaugurale, «Een hond in het bad»).

(40) *Alexander Hegius* († 1498), «*Invectiva in modos significandi*», in «Forum for modern Language Studies», vol. 7, n° 4 (October 1971), pp. 229-318. Le texte d'Hegius a été imprimé dans un recueil de documents intitulé *Farrago*, qui connut de nombreuses éditions dans les dernières années du ^{xv}^e siècle (mais dont les exemplaires conservés sont rarissimes).

(41) *Tussen Middeleeuwen en Humanisme*, chap. 9 du Catalogue de l'exposition signalé à la note 35.

(42) Bâle, Froben, 1529. Dans mon édition (Genève, Droz, 1966), voir p. 461 et 592 (note 849).

(43) Comme Jean de Garlande, Alexandre de Villedieu, Petrus Helias, Ebrardus (ou Gracista), et des ouvrages aussi obsolètes que le *Catbolicon*, le *Brachylogus* ou le *Mammotreptus*.

(44) Grammaire dans laquelle une même expression (*vox*) – par exemple, celle qui désigne le substantif *dolor* et le verbe *doleo* – se distingue des propriétés (*proprietas*) ou modalités (*modi essendi*) des deux termes respectifs. Tandis que *dolor* exprime l'idée *per modum permanentis* (valeur substantive), *doleo* le fait *per modum fluxus* (flexion verbale). Voir, pour les détails de cette théorie grammaticale, Ch. THUROT, *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, tome XXII,

dialogues⁴⁵ rejoint les *Invectives* dans un même effort de rupture avec les écrits, les méthodes, et l'esprit de la culture scolastique.

2. *L'Humanisme à l'université de Louvain*

Il faut avant tout rendre hommage à l'œuvre monumentale – véritables travaux d'Hercule, mais volontaires ceux-là – d'Hendrik Alfons De Vocht⁴⁶. Professeur à la Faculté de Philosophie et des Lettres de l'université de Louvain, dont il est resté une figure éminente⁴⁷, il a fourni entre les deux Guerres mondiales, et bien au-delà, une contribution exceptionnelle aux recherches sur l'Humanisme et les humanistes néerlandais, associés à cette université et à son histoire⁴⁸, sur leurs écrits et leurs relations internationales. En dehors de ses autres travaux, dont plusieurs redevables à sa formation d'angliciste⁴⁹, il avait fondé, dès 1928, une série d'études à laquelle il a donné le nom d'*Humanistica Lovaniensia*. De cette série, qui comptait à sa mort en 1978, seize volumes (dont la plupart, riches de 500 à 700 pages grand format), il en est lui-même l'auteur de onze⁵⁰.

L'histoire du *Collegium Trilingue Lovaniense*, de sa fondation et de son développement, auquel continuent de s'intéresser des chercheurs néerlandophones (et autres) est répartie dans les quatre forts volumes, dont la publication à Louvain s'étend seulement de 1951 à 1955⁵¹, et à laquelle sont redevables toutes les recherches ultérieures⁵². Il faut d'ailleurs en ajouter un cinquième, car il avait publié juste avant (en 1950) un ouvrage de plus de 500 pages sur Jérôme de Busleyden, fondateur de ce collège⁵³. Modèle d'érudition, qui s'appuie exclusivement sur les sources (avec

Paris, 1868, pp. 155-156. Reconnaissons, ici encore, que l'esprit satirique d'Hégilius et ses talents de caricaturiste ont, comme plus tard chez Érasme, dressé un tableau de ces «monstres» grammaticaux passablement éloignés de la réalité effective.

(45) *Dialogi*, Deventer, Richardus Pafract, 31 décembre 1503.

(46) Sur ce grand érudit belge, voir l'hommage que lui a rendu Jozef IJSEWIJN à l'occasion du centenaire de sa naissance, dans une brochure des «*Supplementa Humanistica Lovaniensia*», II, intitulée *Charisterium H. De Vocht 1878-1978* (Leuven University Press, 1979): voir notamment son *curriculum vitae* (pp. 3-5) et sa bibliographie, due à M. de SCHEPPER (pp. 6-25): 16 titres recensés, mais surtout l'article de J. IJSEWIJN lui-même consacré aux travaux humanistes de De Vocht: *De humanistische studies te Leuven en het werk van Prof. H. De Vocht*, *ibid.*, pp. 37-49.

(47) A sa brillante carrière universitaire, on peut joindre la distinction de chanoine d'honneur du chapitre de Sint-Rombouts, à Malines (26 décembre 1925).

(48) De Vocht avait commencé par participer à une œuvre collective, dont il avait pris naturellement la tête, retraçant l'histoire de *L'Université de Louvain à travers cinq siècles*, Bruxelles, 1927 («*Bibliobio*», n° 56). On y évoque les trois jubilé de l'Université sous l'Ancien Régime (1526-1626-1726), les célèbres Halles de Louvain et leur acquisition par l'Université, le «Fonds van de Velde» à la Bibliothèque de l'Université et le tragique incendie du mois d'août 1914 (publication posthume, publiée

et annotée par H. de Jongh).

(49) Voir dans sa Bibliographie ses nombreuses études sur la grammaire anglaise, les écrivains anglais de la Renaissance, notamment Shakespeare, Ben Jonson, John Ford, Thomas Middleton, ou les rapports d'Érasme avec l'Angleterre (premières traductions en anglais, influence des *Colloques* sur la littérature dramatique élisabéthaine, etc.).

(50) «*Humanistica Lovaniensia*», 1, 4, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16 (Bibliographies, nos 13, 20, 37, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 51, 52).

(51) *History of the Foundation and the Rise of the Collegium Trilingue Lovaniense, 1517-1550. Part the First: The Foundation*, Louvain, Librairie Universitaire, 1951 (pp. XII + 662); *-Part the Second: The Development*, Louvain, Librairie Universitaire, 1953 (pp. VIII + 694); *Part the Third: The Full Growth*, Louvain Librairie Universitaire, 1954 (pp. XII + 669); *Part the Fourth: Strengthened Maturity*, Louvain, Librairie Universitaire, 1955 (pp. XVI +).

(52) Dont l'étude de J. ÉTIENNE, *Spiritualisme érasmien et théologiens louvanistes*, Louvain, 1956; le Catalogue de l'exposition *Erasmus en Leuven*, Louvain, Stedelijk Museum, 17 nov.-15 déc. 1969; *Erasmiana Lovaniensia (Supplementa humanistica Lovaniensia IV)*, Leuven University Press, 1986; mon propre article, *Érasme et la création du Collège trilingue de Louvain*, in *Histoire du Collège de France, I La création 1530-1560*, s. l. d. d'André Tuilier, Préface de Marc Fumaroli, Paris, Fayard, 2006, pp. 105-112.

(53) «*Humanistica Lovaniensia*», 9: *Jerome de Busleyden, Founder of the Louvain Collegium Tri-*

quelques apports extérieurs) puisque cette publication de la totalité des œuvres de Busleyden est tirée entièrement du manuscrit original de la Bibliothèque Royale de Bruxelles⁵⁴, copié par l'un de ses jeunes disciples⁵⁵. Mais, les relations intra- ou internationales qu'il avait établies avec de grands personnages sont aussi importantes que ses œuvres personnelles pour l'appréciation du rôle qu'il a joué dans la création de ce Collège au sein de l'université de Louvain. Citons, entre autres, ses rapports avec Ferry de Carondelet⁵⁶, membre du Grand Conseil de Malines, son collègue et ami, le théologien Martin van Dorp⁵⁷, le Doyen d'Anvers Adrien Sandelicus⁵⁸, le Conseiller de Flandre, Jacques de Blasere⁵⁹, le Franc-comtois Thomas de Plaine, Grand Chancelier de Bourgogne⁶⁰, le milanais Luigi Marliano⁶¹, médecin au service de la cour des Sforza, le poète portugais André de Resende⁶², le cardinal espagnol Bernardino Lopez de Carvajal⁶³, sans oublier Érasme⁶⁴, Thomas More⁶⁵ ou Lefèvre d'Étaples⁶⁶.

L'apport fondamental et novateur de De Vocht, qui se retrouve dans toutes ses publications louvanistes, celles qui portent sur des humanistes néerlandais ou d'autres, comme le portugais Damien de Goes, qui ont eu des rapports commerciaux et surtout culturels avec les Pays-Bas, et notamment l'université de Louvain⁶⁷ est toujours la recherche méticuleuse des sources et l'exploitation systématique de la correspondance, complétant souvent les travaux en cours de savants étrangers, comme ceux de Percy-S. Allen, l'infatigable éditeur de la correspondance d'Érasme. C'est ainsi que le volume IV des *Humanistica Lovaniensia*, qui porte toujours sur des humanistes de Louvain, comprend de nombreuses pages sur Vivès⁶⁸ et ses visites en Angleterre, et surtout sur Martin Dorpius, dont la passionnante controverse avec Érasme à propos de sa traduction nouvelle du Nouveau Testament⁶⁹ et incidemment sur l'*Éloge de la Folie*, révèle les hautes qualités humanistiques du théologien louvaniste (en dépit de ses réserves à propos de la pratique envahissante du grec dans l'exégèse biblique) et l'intimité de ses relations avec le Rotterdamois lors de son séjour prolongé à Louvain. Le même volume de ces *Monumenta* fournit quelques indications sur la formation et l'enseignement de Nicolas Clénard au *Collegium Trilingue*: elles seront largement complétées, quelques années plus tard, par l'édition de sa correspondance, due à Alphonse Roersch, professeur de philologie classique à Gand, futur inspecteur à l'Université, qui, dès les premières décennies du XX^e siècle, s'était engagé dans une série

lingue. *His Life and Writings edited for the first time in their Entirety from the Original Manuscript*, Turnhout, 1950 («Biblio», n° 40).

(54) MS. 15676-77.

(55) Sur l'histoire de ce manuscrit original, comportant essentiellement des poèmes (*Carmina*), des discours ou des sermons (*Orationes*) et des lettres (*Epistolæ*), ses caractéristiques philologiques, littéraires et iconiques, la personnalité de son copiste (Vergerius), et les problèmes relatifs à l'édition de ces textes, voir *Jerome de Busleyden [...]*, pp. 141-204.

(56) Voir lettres 7 et 8, pp. 283-290.

(57) Voir ses lettres à Dorpius 56, 57, 58, 64, 72, 73, 74, 75, 78.

(58) Voir lettres 39, 40, 41, 42, 43, 44, 61, 62.

(59) Voir lettre 37.

(60) Voir lettre 11.

(61) Voir lettres 38, 47, 48, 49, 50.

(62) Voir lettre 3, adressée «Andræ Lusitano, commilitoni suo».

(63) Voir lettres 54, 70.

(64) Voir *Busleyden [...]*, lettres 29, 71, 82, et surtout pp. 74-80, 100-101, 256, 334-336, 434, 437-

441, 457-458, 462, 472-473.

(65) Voir *Busleyden [...]*, *passim*, notamment pp. 63-65, 80-85, 463, 468-472, et lettre 81 (longue lettre écrite à la requête d'Érasme pour servir de préface à la première édition de l'*Utopie* de More (Louvain, Thierry Martens, décembre 1516). Voir aussi, pp. 80-85, «Busleyden and Thomas More»).

(66) Voir lettre 46 (invitation adressée à l'humaniste français pour venir passer quelque temps dans sa splendide demeure de Malines).

(67) Voir la partie de ces *Monumenta Humanistica Lovaniensia* consacrée à Damien de Goes et à son célèbre discours à l'université de Louvain, à son retour d'une invraisemblable captivité de quatorze mois: c'est l'*Oratio postliminio ad Universitatem* (ou «ad amplissimum almæ Universitatis Lovaniensis collegium»), reproduite par De Vocht aux pages 646-663 de son volume (notes 663-679).

(68) H. De Vocht a consacré plusieurs travaux à l'humaniste hispano-hollandais.

(69) Dont le titre de la première édition (celle de 1516) était, comme on sait, *Novum Instrumentum*, titre qui ne convenait pas à Dorpius, resté fidèle à la version latine de la Vulgate.

de travaux sur l'Humanisme belge⁷⁰, et qui a publié au début de la Seconde guerre mondiale une édition en trois volumes de sa Correspondance⁷¹. Arrêtons-nous encore sur un autre personnage de grande envergure, Francis de Cranevelt⁷² membre du Parlement de Malines, puis Pensionnaire de la ville de Bruges, qui eut l'excellente idée de conserver et de classer au fil des ans les lettres qu'il possédait d'abord de ses deux grands amis de Bruges, Jean Louis Vives et Jean de Feyvin, mais aussi des personnalités les plus en vue de son temps, de Thomas More ou d'Érasme à Nicolas Olah, Nicolas Perrenot de Granvelle, voire le pape Adrien VI, ancien professeur à Louvain. Ces documents ont été utilisés par De Vocht, qui a pu ainsi éditer et commenter toute la correspondance (293 lettres) de Cranevelt à partir des manuscrits conservés dans la famille de celui qui fut aussi un grand juriste et un humaniste, auteur de poèmes latins et grecs.

L'aiguillon de la recherche pousse également De Vocht à s'intéresser à quelques louvanistes moins connus, comme ce Gérard Morinck (Moringus)⁷³, disciple et hôte de Martin Dorpius. On retiendra seulement la publication abondamment annotée, avec toujours cette même érudition sans faille, du très long éloge de son maître, à l'occasion de sa mort prématurée⁷⁴.

Dans le sillage de celui qui fut leur maître et inspirateur, des érudits ont publié des travaux sur des humanistes néerlandais, professeurs du *Collegium trilingue*, dans la même série des *Humanistica Lovaniensia*, précédant parfois De Vocht, comme Amédée Polet dans sa monographie de Petrus Nannius⁷⁵, ou Étienne Daxhelet dans celle de Barland⁷⁶. On y retrouve la même méthode d'érudition rigoureuse et la sûreté philologique qui caractérise les ouvrages de leur maître, la même ardeur pour faire la chasse aux manuscrits inédits de ces humanistes, le même intérêt pour leur correspondance active et passive, qui les conduit à publier et à commenter, souvent à partir de sources nouvelles ou insuffisamment exploitées, l'«intégrale»⁷⁷ de ces échanges: 75 lettres échangées de 1522 à 1557 entre les personnalités les plus marquantes de son temps⁷⁸

(70) Voir notamment *L'Humanisme belge à l'époque de la Renaissance. Études et portraits*, 1910 (et 1933), et *Les Humanistes belges de la Renaissance*, 1906, mais surtout ses travaux sur Nicolas Clénard; à compléter par le catalogue de l'exposition organisée à l'occasion du cinquième centenaire de sa naissance, rédigé par G. TOURNOY, J. TULKENS & M. ILEGEMS, *Nicolaes Cleynaerts (1493-1993) van Diest tot Maroko* (Stedelijk Museum te Diest, juli-oktober 1993), *De Brabantse Folklore en Geschiedenis* Nrs. 278-279, 1993). Voir également le Vicomte Charles TERLINDEN, qui a collaboré avec Henri DE VOCHT et quelques autres chercheurs, à un ouvrage général sur *La Renaissance en Belgique* (Éditions Universitaires Les Presses de Belgique, 1945). Voir aussi L. BAKELANTS, *Bibliographie des œuvres de Nicolas Clénard*, Verviers, 1981.

(71) Bruxelles, 1940-1941. Le premier volume comprend le texte original des lettres (envoyées par Clénard et reçues par lui), le second des notes et commentaires, ainsi que des tables, le troisième une traduction en français (*Recueil des lettres traduites en français*).

(72) Sur Cranevelt, voir essentiellement l'édition d'une grande partie de ses lettres par H. DE VOCHT: *Litterae virorum eruditorum ad Fr. Craneveldium*, 1522-1528, Louvain, 1928.

(73) «Gerard Morinck and his friends», pp. 461-584.

(74) «Gerardus Moringus venerabili viro D. Theodorico Persinio (le chartreux Thierry Persyn, Persin – ou Persijn –, Amstelredamo, Lovanii apud Cartusianos priori dignissimo salutem dat»; pp. 258-281 notes, pp. 281-348).

(75) *Une gloire de l'humanisme belge, Petrus Nannius 1500-1557*, «Humanistica Lovaniensia», 5, 1936 (Nendel, Liechtenstein, Kraus Reprint, 1967).

(76) *Adrien Barlandus, humaniste belge 1486-1538. Sa vie, son œuvre, sa personnalité*, in «Humanistica Lovaniensia», 1938 (Nendel, Liechtenstein, Kraus Reprint, 1967).

(77) Bien entendu, jusqu'à la découverte, toujours possible, de nouvelles lettres.

(78) Comme le chanoine Nicolas Olah, devenu primat-archevêque de Zagreb (Agram), conseiller de la reine de Hongrie, qu'il accompagna dans les Pays-Bas en mars 1531, mécène de nombreux humanistes; le professeur Paul Liebaert (Leopardus), grand ami de Nannius; le juriste, helléniste et hébraïsant André Maes (Masius), Liévin Ammonius, Nicolas Wotton, disciple de Vives à Louvain, qui mena une carrière d'ambassadeur auprès de Marie de Hongrie, puis de Charles-Quint, et du roi de France, le portugais cosmopolite Damien de Goes; le grand imprimeur Henri Estienne; le célèbre helléniste, latiniste et littérateur anglais Roger Ascham; de grands noms de la politique européenne,

et Peter Nanninck, *alias* Nannonius, puis Nannius, d'Alkmaar, futur professeur, puis recteur dans cette ville maritime des Pays-Bas du Nord, enfin professeur au Collège des Trois-Langues, à la mort du latiniste Conrad Goclenius; 69 lettres, réparties, elles aussi, principalement entre des savants humanistes de l'Europe nordique⁷⁹ et Adrien Barland, natif de Zélande, étudiant à Louvain, professeur de latin à la «pédagogie» du Porc, où il fit jouer à ses élèves plusieurs pièces inspirées de Virgile⁸⁰ ou de Térence⁸¹, et enfin au Collège des Trois-Langues, dont il devint l'un des maîtres les plus prestigieux.

Il est avéré que des travaux du type de ceux qu'à la suite du maître Henry De Vocht ou en même temps que lui, et sur son modèle, ont accompli des érudits comme ceux que je viens d'évoquer – mais il y en a beaucoup d'autres – ont fait progresser singulièrement notre connaissance de l'Humanisme dans cette partie de l'Europe du Nord. Mais quels que soient le volume et la qualité de l'œuvre d'un savant de haut niveau, la recherche et l'esprit de découverte ne sauraient accepter, même sur des champs épistémologiques relativement limités, de terme final; et c'est peut-être l'un des plus beaux titres de gloire d'un véritable chercheur que d'avoir ouvert à ses successeurs des pistes d'investigations nouvelles sur lesquelles ils pourront s'élancer. C'est ainsi que Jozef IJsewijn, que j'ai déjà cité, et que l'on peut considérer comme l'un des disciples les plus fidèles et les plus doués d'Henry De Vocht, a pu, malgré l'importante étude de son prédécesseur sur le théologien humaniste Martin Dorpius⁸², publier lui-même l'intégralité d'un de ses dialogues connu sous le nom de *Dialogus politissimus*⁸³, avec pour interlocuteurs Hercule, Cupidon, Vénus et la Vertu, et prolonger les travaux pionniers de De Vocht sur François de Cranevelt⁸⁴ par la publication de toute une série de nouvelles lettres de ce grand personnage, placée sous le patronage de la Fondation Beaudouin⁸⁵. Rappelons enfin que le Professeur IJsewijn, en un dernier hommage à ce maître louvaniste, a donné une suite aux 16 volumes des *Humanistica Lovaniensia* en réservant le même titre à la revue d'études néo-latines qu'il venait de fonder, et dont le numéro 1 correspond exactement au numéro 17 d'*Humanistica Lovaniensia*⁸⁶. On pourrait encore, avec des chercheurs d'une ou de deux générations postérieures à celle d'Henri De Vocht, évoquer un prolongement de ses travaux sur le *Collegium Trilingue*, comme cette étude approfondie sur les bâtiments du collège par E. de Maesschalck⁸⁷ ou des sources nouvelles relatives à ce même collège par J. Roegiers et M. M. V. Jacqueline IJsewijn-Jacobs⁸⁸.

Mais il n'est pas possible de passer sous silence, ou même de sous-estimer les difficultés rencontrées par les professeurs du Collège trilingue au sein de l'université de Louvain, surtout par ceux qui enseignaient la théologie. En effet, une majorité de

comme Claude Carondelet, Chancelier perpétuel de Flandre, membre du Conseil Privé, ou encore Nicolas Perrenot de Granvelle (lettre-préface des *Catonis et Phocionis Vitæ ex Plutarcho*, éditées en 1540 par Rescius).

(79) Comme l'imprimeur Thierry Martens, Gérard Geldenhouwer, son collègue et commensal Jacques Latomus et, parmi les plus célèbres, Vivès et Érasme (une dizaine de lettres échangées entre Érasme et Barland), sans oublier les hauts personnages politiques (comme le conseiller impérial Georges de Halewyn, François de Cranevelt, membre du Grand Conseil de Malines, Antoine de Berghes, gouverneur du Luxembourg et chevalier de la Toison d'Or). *Rodolphus Agricola Phrisius (1444-1485)*, Proceedings of the International Conference at the University of Groningen 28-30 October 1985, E. J. Brill, Leyde / New York / Copenhague

/ Cologne 1988 (colloque organisé et Actes publiés à l'occasion du cinquième centenaire de la mort d'Agricola).

(80) Une tragédie intitulée *Didon*, en 1515.

(81) *L'Hécyre* de Térence, en 1524, ou les *Adelphes*, à une date imprécise.

(82) Voir p. 539, n. 69.

(83) *Charisterium* H. De Vocht, cit., pp. 84-101.

(84) Voir p. 540 et n. 72.

(85) *Litteræ Balduinæ novæ*, in «*Supplementa humanistica Lovaniensia*», 11. Voir aussi *New Beaudouin Letters*, edited by H. SCHULTE HERBRÜGGEN, Leuven, Leuven University Press, 1987.

(86) Elle poursuit toujours sa carrière à un très haut niveau scientifique (l'année 2006 portant le numéro LV).

(87) *Charisterium*, pp. 64-73.

(88) *Ibid.*, pp. 50-63.

théologiens, qui n'avaient pas l'esprit d'ouverture de Martin Dorp, étaient hostiles aux idéaux humanistes, notamment à leur intérêt majeur pour les langues. Conflit qui tournait principalement autour des deux premières éditions du Nouveau Testament d'Érasme. Parmi ces opposants, l'un des plus farouches était Jacques Latomus, dont un disciple, Francis Titelmans, partageait la même hostilité à l'égard d'Érasme, des langues et du Collège. De Vocht a longuement analysé cette opposition, et même les hostilités qui devaient marquer pratiquement la vie de la grande université brabançonne, mais qui toutes n'étaient pas d'ordre idéologique, comme les difficultés rencontrées par John van Campen (Campensis) dans son enseignement de l'hébreu, avant son départ définitif de Louvain. L'influence grandissante de la Réforme luthérienne, puis calviniste, ne devait pas favoriser non plus le climat de sérénité, nécessaire au développement de saines études.

3. *L'Humanisme à l'université de Leyde*

Si l'«Âge d'or» de l'université de Louvain peut se situer au ^{xvi}^e siècle, et plus précisément dans sa première moitié, où elle restait sous une dépendance plus ou moins rigoureuse de la Faculté de théologie, et donc assez peu marquée par la Réforme calviniste, celui de l'université de Leyde qui lui fait face au Nord, serait plutôt le ^{xvii}^e siècle⁽⁸⁹⁾. Cet âge d'or a été souvent confondu avec ce que des historiens des Pays-Bas ont pu appeler le «miracle hollandais». Rappelons que la «Haute École», «École Illustre» ou «Académie» de Leyde, devenue au début du ^{xx}^e siècle l'Université de Leyde, a été fondée le 8 février 1575, et qu'elle a tout de suite été confirmée comme université protestante. Ce qui ne l'a pas empêché d'enseigner, dès le début, à côté de la théologie et de la philosophie, des matières que l'on devrait pouvoir considérer comme «neutres», telles la jurisprudence, la science politique⁽⁹⁰⁾, les mathématiques, les sciences physiques et naturelles. En décembre 1585, le grand imprimeur d'Anvers, Christophe Plantin, soulignait l'esprit de tolérance qui selon lui, régnait dans la nouvelle université: à condition d'obéir aux magistrats dans les affaires civiles, nul ne devait être inquiété pour ses idées, ni dans la pratique de sa foi catholique. Au siècle suivant, le juriste, diplomate et historiographe de Hollande Hugo Grotius (1583-1645) devait confirmer par ses engagements et par ses œuvres cet esprit de tolérance que Plantin reconnaissait avec sans doute un optimisme que la réalité historique n'a pas toujours confirmé. Il est pourtant vrai que l'Église calviniste établie acceptait que les pouvoirs séculiers prennent l'université sous leur direction, à la condition que les «curateurs» nommés par leurs soins soient bien disposés envers la «pure religion».

Parmi les personnalités les plus illustres, on citera d'abord, en dehors de Juste Lipse, dont il sera question plus loin, le botaniste malinois Rembert Dodoens (Dodonaeus), qui termina sa carrière à cette université⁽⁹¹⁾, bien que, catholique «engagé», il ait exprimé en 1580 des réflexions sur la transsubstantiation tout à fait opposées au *credo* calviniste. Dans le même ordre d'idées, la nomination de professeurs connus pour leur pacifisme, comme Lucas Trecalcus⁽⁹²⁾ et Franciscus Ju-

(89) Voir le livre du jubilé, *Leiden University in the Seventeenth Century. An exchange of Learning*, edited by T. H. LUNSINGH SCHEURLEER and G. H. M. POSTHUMUS MEYJES [et alii], Universitaire Pers Leiden / E. J. Brill, 1975.

(90) En fait, ces deux disciplines, s'appuyant sur des faits historiques, et notamment sur des faits qui

relèvent de l'histoire contemporaine, ne peuvent pas être vraiment neutres, et cela vaut pour des époques et des régimes politiques différents.

(91) Son enseignement y fut bref; car, nommé en 1583, il devait mourir en 1585.

(92) Nommé en 1587.

nus (Du Jon)⁹³, qui, eux étaient des théologiens parfaitement orthodoxes, marque l'esprit de cette université, que devait illustrer, au siècle suivant, le célèbre juriste et diplomate Hugo de Groot (Grotius), défenseur impénitent du droit des gens et de la réglementation des activités guerrières⁹⁴, qui avait néanmoins connu, dans sa vie personnelle, les effets malheureux de ses engagements religieux⁹⁵. Il est vrai que l'esprit de tolérance, qui était la règle dans les débuts de l'université, se gâta au XVII^e siècle dans les multiples controverses suscitées parmi les théologiens, au sein de la Réforme, autour de la question de la prédestination⁹⁶, ce qui marquera essentiellement l'enseignement de la philosophie et celui de la religion⁹⁷.

Mais, si l'on s'en tient au dernier quart du XVI^e siècle, en projetant la lumière sur le plus grand de ses maîtres, le nom de Joseph-Juste Scaliger (1540-1603), apparaît immédiatement. Professeur à Leyde, après avoir vécu en France et s'être réfugié à Genève pour raison religieuse après la Saint-Barthélemy, il représente effectivement l'apogée d'un Humanisme nouveau ou renouvelé, qui a su intégrer les sciences les plus diverses à un programme encyclopédique élargi par rapport à ceux d'Érasme, de More, de Vivès, ou des premiers professeurs du Collège Trilingue de Louvain: il est au centre de l'enseignement dispensé dans la jeune université qui a eu l'intelligence de l'accueillir en son sein. Les multiples travaux sur Scaliger sont suffisamment connus pour que l'on s'y arrête longuement.

En ce qui concerne la philologie classique dans les premiers temps de l'Université, on pourra se reporter à une étude du début du XX^e siècle de S. Ridderbos⁹⁸, mais aussi à un article substantiel de J. H. Waszink, qui y enseigna lui-même la langue et la littérature latines et produisit de nombreuses éditions critiques d'auteurs anciens. Dans cet article de 1975, intitulé *Classical philology*⁹⁹, il rappelle que si le titre de professeur de grec était d'usage courant¹⁰⁰, celui de professeur de latin¹⁰¹ n'avait pas cours, étant remplacé, comme ce fut le cas de Scaliger, nouveau titulaire de la chaire laissée vacante par Lipse, par celui de *professor historiae Romanae reique Antiquariae*. En fait la tâche essentielle du professeur de latin était l'enseignement de l'*éloquentia*, puisée sans doute à des sources littéraires (Cicéron et Quintilien, entre autres), mais aussi à l'histoire romaine en général, et aux documents juridiques. L'Humanisme ne restait pas attaché à l'étude de formes purement littéraires, mais plutôt à des faits de civilisation, le modèle gréco-romain paraissant alors indépassable. Le latin n'en reste pas moins, même dans ses rapports avec les sciences politiques, juridiques et proprement historiques, la discipline maîtresse. Le grec ne connaîtra son apogée que beaucoup plus tard. Un nom reste l'objet d'une admiration qui dépasse le cadre de la philologie: celui d'Érasme qui connut à Leyde, si l'on peut dire, une sorte de renaissance, qui se prolongera tout au long du siècle suivant, avec Daniel Heinsius,

(93) Venu de Heidelberg à Leyde (où il fut nommé en 1582), son orthodoxie ne l'a pas empêché d'être en butte à l'hostilité des calvinistes radicaux. Il a exprimé notamment son esprit de tolérance et son amour de la paix dans un ouvrage intitulé *Le paisible chrétien, ou de la paix de l'église catholique* (1593).

(94) Voir surtout son ouvrage, qui fit date dans l'histoire du droit, et que l'on considère généralement comme la source première du droit international.

(95) Dans la controverse autour du théologien Arminius, dont il fut un ardent partisan.

(96) Voir, pour un exposé simple et clair de ce problème théologique, F. FERRIER, *La Prédestina-*

tion, Paris, PUF, 1990, coll. «Que sais-je 7». Sur la prédestination selon Calvin, voir W. HAUCK, *Die Erwählten. Prädestination und Heilsgewissenheit nach Calvin*, Güttersloh, 1950.

(97) Comme Descartes en fit l'expérience au cours de son séjour en Hollande.

(98) *De Philologie aan de Leidsche Universiteit gedurende de eerste vijftienwintig jaren van haar bestaan* (Leyde, 1901), chap. 1 «De philologische faculteit te Leiden».

(99) Contenu dans le livre du jubilé de l'Université (voir n. 87).

(100) Par exemple, Bonaventura Vulcanius était *professor et Interpres Graecae linguae*.

Grotius, sans oublier, bien entendu, Scaliger lui-même (qui se souvenait aussi des excès verbaux de son père à l'égard du Rotterdamais¹⁰²). Et cela, même si la rigueur philologique de Scaliger était supérieure à celle de son héros, en matière d'éditions critiques de textes anciens. Ce fut d'ailleurs incontestablement sa tâche principale, en tant que philologue classique: ses nombreuses éditions et traductions du grec en latin, sont encore, par leur précision et leur acuité, les points de référence pour nos éditeurs actuels, par exemple ses traductions de l'*Ajax* de Sophocle, des *Euménides* d'Eschyle et de l'*Alexandra* de Lycophron¹⁰³. On peut aussi estimer que sa connaissance approfondie de nombreuses langues, tant anciennes que modernes, notamment les langues dérivées du latin, mais aussi les langues orientales, fut d'un poids certain dans sa maîtrise de la linguistique comparée, et particulièrement dans celle de la philologie latine. Est-ce la raison pour laquelle il se montrait si sévère, pour ne pas dire malintentionné, à l'égard de tel collègue dont le latin prenait quelque liberté à l'égard du latin cicéronien qui était le sien? Il prétendait par exemple ne rien comprendre au style resserré de Lipse – ce que Christian Mouchel appelle «une esthétique affichée du resserrement cryptique»¹⁰⁴ – allant jusqu'à écrire: «Sa troisième Centurie d'Épîtres ne vaut rien. Il a désappris à parler, je ne sais quel latin c'est»¹⁰⁵.

Le nom de Scaliger est aussi associé à la fondation de la première chaire de langue arabe, après qu'il eût convaincu les curateurs et les édiles de la cité de sa nécessité, utilisant d'ailleurs ses connaissances bien au-delà de leur intérêt linguistique, en les appliquant à l'histoire des civilisations et en particulier de l'astronomie. C'est ainsi que commença le développement des études arabes au sein de l'université¹⁰⁶. Mais cet «Arabisantium Princeps», comme le désigna plus tard le jeune arabisant hollandais Thomas van Erpen a joué également un rôle important dans les négociations qui précédèrent la fondation et les premiers développements de la bibliothèque de l'Université¹⁰⁷, à laquelle il fit don de tous ses manuscrits grecs, latins, hébreux et arabes, et de ses ouvrages imprimés avant même l'installation à Leyde des deux grands imprimeurs Christophe Plantin et Matthias Elzevier, et notamment l'établissement en 1583 de l'*Officina Plantiniana*. Avant Daniel Heinsius, qui conserva l'office de bibliothécaire près de cinquante ans (1607-1653), ce furent deux des meilleurs disciples de Scaliger, Dousa Junior, et surtout Paul Merula qui occupèrent la charge, d'abord officieuse, puis officielle, de bibliothécaire¹⁰⁸.

Mais la figure de Scaliger, pour centrale qu'elle ait été dans la rayonnement de cet Humanisme «polyvalent» ne doit pas effacer celles de nombreux savants qui, au sein de l'Université de Leyde ou en dehors, ont assuré à l'Europe de la fin du XVI^e

(101) Par exemple *professor linguae Latinae*, ou *professor litterarum latinarum*.

(102) Sur la polémique bien connue du *Ciceronianus* d'Érasme (1528) «éreiné» par Dolet (dans l'*Erasmianus sive Ciceronianus*, 1555) et par Jules-César Scaliger (dans ses *Orationes duae contra Erasmus* 1531 et 1537), voir les éditions commentées respectivement par Émile-V. TELLE (Genève, Droz, 1974) et par Michel MAGNIEN (*ibid.*, 1999). Voir aussi Ch. NISARD, *Les gladiateurs de la République des lettres aux XV^e, XVI^e, XVII^e siècles*, I (Paris, 1860), pp. 305-376. Sur les regrets du fils et les excuses qu'il trouve à son père, voir *Secunda Scaligerana*, ed. Des Maizeaux (Amsterdam, 1740), pp. 310-311.

(103) Sur ces traductions de Scaliger, voir J. BERNAYS, *Joseph-Juste Scaliger*, Berlin, 1855, pp. 121.

(104) Dans son étude des «rhétoriques post-

tridentines», *Histoire de la Rhétorique [...]*, cit., p. 477.

(105) Cité par MOUCHEL, *ibid.*, p. 477.

(106) Voir J. BRUGMAN, «Arabic scholarship», *Leyden University [...]*, pp. 203-215.

(107) La date officielle de son ouverture, à côté du Théâtre d'Anatomie, est le 1er mars 1585 (ouverture pratique, le 31 octobre 1587), mais Scaliger et quelques-uns de ses meilleurs élèves, dont Paul Merula, avaient déjà préparé le terrain, avec les curateurs de l'université. Voir Elfriede HULSHOFF POL, «The Library», *Leiden University [...]*, *op. cit.*, pp. 395-460.

(108) Les premiers ouvrages de fond de cette bibliothèque proviennent des dons de livres que possédaient tous les membres du cercle de Scaliger, à commencer par ceux du maître.

siècle, une large part de sa prééminence culturelle. Il faudrait aussi souligner l'importance du commerce des livres, favorisé par l'essor des grandes imprimeries et de leurs succursales, ainsi que par le commerce en général. Quelques noms suffiront ici: le poète et philologue Jan Van Hout (Hautenus), secrétaire de l'Université, le poète et philologue Janus Dousa¹⁰⁹, président de l'association des Curateurs, l'helléniste Bonaventure Vulcanius, le poète Coornhert, connu surtout pour ses attaques contre les doctrines de la grâce et de la prédestination, le botaniste Robert Dodoens (déjà cité), titulaire des chaires de médecine et de physique¹¹⁰, l'anatomiste Pieter Pauw, qui devra attendre plusieurs années avant de pouvoir utiliser le nouvel et grand Amphithéâtre de l'Université, rivalisant avec celui de Padoue, et marqué par une sensibilité et une esthétique baroques, le poète Hadrianus Junius (homonyme du théologien pacifiste Franciscus Junius¹¹¹), *alias* Adriaan de Jonghe¹¹², désigné par l'un de ses biographes¹¹³ comme «noster Junius, ille Erasmus alter | Huius temporis alter et Secundus»¹¹⁴ qui fut l'un des humanistes hollandais les plus admirés de son temps¹¹⁵.

4. L'humanisme de Rodolphe Agricola: rhétorique et dialectique

En dépit de sa chronologie (l'humaniste et philosophe frison est un homme du XV^e siècle, et il est mort quinze ans avant le début du XVI^e, Vivès n'étant pas encore né, More ayant tout juste huit ans, Érasme et Budé environ dix-huit), il mérite d'occuper ici l'une des toute premières places. En effet son influence ne se limita pas aux premiers humanistes hollandais¹¹⁶, ses contemporains, ou à ceux des premières décennies du nouveau siècle¹¹⁷ mais elle doit s'inscrire dans toute la tradition rhétorique, celle qui conduit d'Aristote à Port-Royal en passant par Mélanchthon¹¹⁸ et Pierre de la

(109) De nombreux travaux lui ont été consacrés, dus, généralement à la plume de chercheurs et d'universitaires néerlandais (toujours au sens du XVI^e siècle de cette épithète), parmi lesquels Chris L. HEESAKKERS, auteur notamment de *Janus Dousa en zijn vrienden*, Leyde, 1973 et de *Materials for a biography of Janus Dousa pater (1545-1604), his youth*, Amsterdam, Holland University Press, 1976.

(110) Voir n. 89.

(111) Voir n. 93.

(112) Natif de Hoorn, d'où son surnom de *Hornanus*.

(113) B. J. TIMMER.

(114) Cette allusion au grand poète Jean Second, de la génération d'Érasme, mort en pleine jeunesse, fait référence aux *Nova poemata* (1576) de ce Junius.

(115) Sa *Peregrinatio Academica*, parachevée par un doctorat en médecine à Bologne en 1540, le conduisit en Angleterre, en France, en Allemagne et au Danemark. Il figure dans l'*Album amicorum* de Dousa, à la date de 1565, avant de collaborer poétiquement avec lui.

(116) Voir C. G. SANTING, *Theodoricus Ulsenius, alter Agricola? The popularity of Agricola with early Dutch humanists*, in *Rodolphus Agricola Phrisius*, cit. (n. 61), pp. 170-179. Le frison, natif de Zwolle, Theodoricus Ulsenius, médecin, humaniste et poète, fait partie de tout un groupe de poètes ou maîtres d'école néerlandais, comme Antonius Liber, Rudolph von Langen, Fredericus Moorman,

d'autres encore.

(117) Pour ne pas parler d'Érasme, à la fois «*homo Batavus*» et futur «précepteur de l'Europe», qui a toujours, dans un élan de pure admiration, reconnu la dette qu'il avait contractée à l'égard de ce maître: voir notamment R. J. SCHOECK, *Agricola and Erasmus: Erasmus' inheritance of Northern Humanism*, in *Rodolphus Agricola Phrisius*, cit., pp. 81-188. De nombreuses lettres, un passage du *Ciceronianus* (éd. A. GAMBARO, Brescia, La Scuola Editrice, 1965, pp. 244, lignes 3533-34), un autre du *De contemptu mundi* (éd. Dresden, ASD V-1, 1977, p. 56, lignes 439-441) en font foi. Érasme écrit encore dans la *Paradesis* (l'une des Préfaces de sa traduction latine du *Nouveau Testament*): «Rodolphe Agricola, l'unique lumière et ornement de notre Germanie, à quarante ans passés, n'a pas rougi, malgré son rang dans la littérature, d'apprendre les lettres hébraïques, et il n'a pas désespéré, malgré son grand âge, car dans sa jeunesse, il s'était nourri des lettres grecques» (trad. A. GODIN, *Érasme*, Paris, Rob. Laffont éd., 1992, pp. 610).

(118) Voir, dans le même recueil des Actes du colloque Agricola, les articles de F. MULLER, *Le 'De inventionem dialecticam' d'Agricola dans la tradition rhétorique d'Aristote à Port-Royal*, pp. 281-292, de J. VANDERJAGT, *Rudolph Agricola on ancient and medieval philosophy*, pp. 219-228, de K. MEERHOFF, *Agricola et Ramus - dialectique et rhétorique*, pp. 270-280, et la partie de la bibliographie d'Agricola relative au couple *Dialectica-rhetorica*, p. 318.

Ramée¹¹⁹, pour citer les deux philosophes du XVI^e siècle les plus célèbres qui ont su intégrer la rhétorique à la dialectique philosophique, même si le second a pris ses distances à l'égard du Stagirite¹²⁰.

Dans les *Actes* du colloque international Agricola organisé à Groningue en 1985 à l'occasion du cinquième centenaire de sa mort et édité par deux chercheuses néerlandaises¹²¹ déjà connus pour leurs travaux antérieurs consacrés à l'humanisme frison¹²², les différents aspects de la personnalité et de l'œuvre d'Agricola sont mis en lumière, mais ce sont évidemment les relations de la rhétorique et de la dialectique, ou, pour simplifier, sans trop déformer cette perspective nouvelle¹²³, qui s'inscrivent dans une réforme majeure de la pédagogie, celles de la philosophie et de l'art du langage, qui occupent une place prépondérante dans une quantité de travaux datant de ces dernières décennies, et qui débordent la clôture géographique des Pays-Bas¹²⁴.

Laissons donc, en dehors de notre analyse, les travaux proprement philologiques et littéraires d'Agricola, ses traductions¹²⁵ et ses éditions qui le rangent au premier rang des humanistes de sa génération et surtout de celles qui lui ont succédé au siècle suivant, renvoyant aux études précises des Professeurs F. Römer sur ses travaux concernant Tacite et Pliny le Jeune¹²⁶, de Gilbert Tournoy sur sa traduction de l'*Axiochos*, comparée à celle de Marsile Ficin¹²⁷, d'Ari Wesseling, l'excellent éditeur de la dernière partie des *Adages* d'Érasme¹²⁸, sur la langue et le lexique d'Agricola¹²⁹, ou de Jozef IJsewijn sur son apprentissage du grec, son choix des auteurs et ses qualités d'helléniste¹³⁰. Nous ne parlerons pas davantage du groupe de professeurs, humanistes néerlandais ou allemands qu'il avait rassemblés dans

(119) Outre l'article de C. G. (Kees) MEERHOFF, cité à la note précédente, voir les travaux de Lisa Jardine, notamment *Humanism and dialectic in sixteenth-century Cambridge: a preliminary investigation*, Princeton, Princeton University Press, New Jersey, 1991, et, dans le recueil cité plus haut, *Distinctive discipline: Rudolph Agricola's influence on methodical thinking in the humanities*, pp. 36-57. Voir aussi les travaux de C. VASOLI, notamment *Dialectica e retorica in Rodolpho Agricola*, in «Atti Accademia Toscana di Scienze e Lettere», 22, 1957, pp. 309-355, et *La dialettica e la retorica dell'Umanesimo, «Invenzione» e «Metodo» nella cultura del XV e XVI secolo*, Milano, 1968, de J. E. SEIGEL, *Rhetoric and Philosophy in Renaissance Humanism. The Union of Eloquence and Wisdom, Petrarch to Valla*, Princeton (NJ), 1968.

(120) Voir N. BRUYÈRE, *Méthode et dialectique dans l'œuvre de La Ramée. Renaissance et Age classique*, Paris, Vrin, 1984, «De Pétrarque à Descartes» XLV, et M. MAGNIEN, *D'une mort, l'autre* (1536-1572): la rhétorique reconsidérée, in *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne 1450-1950*, s. l. d. de M. FUMAROLI, Paris, PUF, 1999, pp. 341-409.

(121) *Rodolphus Agricola Phrisius (1444-1485), Proceedings of the International Conference at the University of Groningen, 28-30 October 1985*, Leyde, E. J. Brill, 1988. F. AKKERMANN et A. J. VANDERJAGT (Eds.). Voir aussi les Actes du colloque Agricola de Heidelberg [où il a enseigné et où il est mort le 27 octobre 1485], édité par W. KÜHLMANN: *Rudolf Agricola 1444-1485, Protagonist des nord-europäischen Humanismus zum 550. Geburtstag*, Berne, Berlin, Francfort, New York, Paris, Vienne, Peter Lang, 1994.

(122) F. AKKERMANN, *Rudolf Agricola, een humanistenleven*, *Algemeen Nederlands Tijdschrift voor wijsbegeerte* 75 / 1 (1983), pp. 25-43; *De Neolatinse epistolografie – Rudolf Agricola*, in «Lampas. Tijdschrift voor Nederlandse classici», 18/5 (1985), pp. 319-335; *Rudolf Agricola en de Aduarder Academie*, Groningse Volksalmanak 1987, pp. 7-28; A. J. VANDERJAGT, *Rodolphus Agricola Groningensis (1444-1485), filosoof*, «Algemeen Nederlands tijdschrift voor wijsbegeerte», 77 / 4 (1985), pp. 209-221. Voir aussi, du même: *Northern humanism in European context: 1469-1625*, éd. F. AKKERMANN, Leyde, Brill, 1998 («Brill's studies in intellectual history», 94).

(123) Nouvelle, parce qu'elle rompt catégoriquement avec la scolastique qu'Agricola a pu connaître, et dans laquelle la dialectique constituait une sorte de forteresse, bardée d'abstractions et de vocables indigestes, où les belles-lettres n'avaient pas droit de cité, car rejetées hors de la logique démonstrative et bipolaire. Contre ce «splendide» isolement et ce mépris de la littérature et de l'éloquence persuasive, tous les humanistes ne pouvaient que s'élever avec véhémence, sarcasmes ou ironie (sans toujours pénétrer, il faut bien le reconnaître, les racines logiques de ces abstractions et leur raison d'être).

(124) Voir l'importante bibliographie (pp. 313-344) des Actes du colloque de Groningue.

(125) Notamment Platon, Isocrate, Aphthonius et Lucien.

(126) *Rodolphus Agricola*, cit. pp. 158-169.

(127) *Ibid.*, pp. 211-218.

(128) ASD II-8, 1997, nos. 3501-4151.

(129) *Rodolphus Agricola*, pp. 229-235.

(130) *Ibid.*, «Agricola as a Greek scholar», pp. 21-37.

une *sodalitas*¹³¹ dont l'espace géographique s'étendait de Groningue, Aduard ou Deventer à Rostock, Cologne, Heidelberg, Augsbourg ou Nimègue, et qui étaient tous gagnés par des méthodes nouvelles en matière de pédagogie.

Ce qui donne en effet à cet humaniste frison¹³², mort prématurément, une place exceptionnelle dans l'histoire de la philosophie¹³³ et, par voie de conséquence, dans celle de la pédagogie, c'est ce programme conjoint de renouvellement des *studia humanitatis* et de mise en place du *sermo* (discours ou langage) au centre même de l'argumentation logique, mais non pas d'une logique formelle de l'apodictique, sans connexion avec les choses réelles (*res ipsae*) ou avec les mots et les phrases du langage courant (celui qui se parle et par lequel on communique avec l'autre, un autre qui n'est pas une entité abstraite, mais un être de chair, de sang, d'intelligence et d'amour, pétri de valeurs éthiques), une logique du probable et de la convenance (*probabile aptumque*), selon la formule que l'on trouve dès les premières lignes du *De inventione dialectica*¹³⁴. Mais les choses, les êtres, les événements, les expressions du langage doivent être ordonnés par la raison qui va du général au particulier, du genre à l'espèce et à l'individu: d'où la primauté de la méthode, dont La Ramée s'inspirera plus tard dans sa propre *Dialectique*¹³⁵. La philosophie ne se limite d'ailleurs pas à la dialectique, ni aux règles de l'argumentation et de la persuasion, mais, comme il l'a proclamé dans sa célèbre *Oratio in laudem philosophiae*¹³⁶, discours prononcé en octobre 1476 à la réouverture des cours de l'université de Ferrare, où il enseignait le grec depuis l'année précédente¹³⁷? Les *artes* qu'il avait introduits dans son discours inaugural comprenaient, comme chez les anciens stoïciens, la logique, les sciences de la nature (la «physique») et l'éthique (qui inclut la science politique). En quoi consistait cette réforme du savoir et de ses outils de raisonnement, dont l'influence se répandit non seulement dans l'Europe du Nord, mais aussi en Italie, comme l'a fait remarquer Cesare Vasoli¹³⁸? D'abord en une élimination de la dialectique «barbare» des Écoles, que l'humaniste hispano-néerlandais Vivès avait, lui aussi, (peut-être sous l'influence d'Agricola) condamnée violemment dans son traité *In pseudodialecticos*¹³⁹. Ensuite, en une fabrication d'instruments nouveaux du discours, forgés à partir de ses lois véritables (et non d'une construction *a priori* et de «monstres» latins que Cicéron ou Quintilien n'auraient jamais pu identifier), instruments que l'on trouve aussi bien dans la grammaire que dans la rhétorique ou la dialectique, ces trois piliers du *Trivium* traditionnel auxquels il reste fidèle¹⁴⁰, mais auxquels il insuffle un

(131) Association socio-culturelle institutionnalisée, aux statuts plus ou moins souples.

(132) Si j'insiste sur cette épithète, c'est parce qu'elle est souvent associée au nom latinisé d'Agricola (comme *Roterodamus* à celui d'Érasme) et que celui-ci a toujours revendiqué avec fierté ses origines frisonnes.

(133) On a même pu dire que l'histoire de la philosophie aux Pays-Bas commence avec Agricola.

(134) *De inventione dialectica libri tres* (ouvrage achevé le 15 août 1479; première édition 1515: n. 11 de la Bibliographie de G. C. Huisman, Nieuwkoop, 1985); *DID* (éd. de Cologne, Gymnicus, de 1539), I, 1.

(135) Voir N. BRUYÈRE, *op. cit.*, *passim*.

(136) Voir son texte dans l'édition Martens de 1511; Alardus II, Cologne, Gymnicus, 1539 (Huisman, n° 2).

(137) On devrait d'ailleurs citer le titre en entier, à savoir: *Oratio in laudem philosophiae et reliquarum artium*. Cette familiarité avec le grec (qu'il a appris à Pavie) à une époque où, en dehors de l'Ita-

lie, peu d'universitaires et d'érudits connaissaient cette langue, fait dire à J. IJSEWIJN, dans son article sur *Agricola, as a Greek scholar*, que ses traductions du grec en latin (Isocrate, Platon, Aphthonius) constituent, avec son traité de rhétorique, l'un des deux solides piliers de toute son œuvre. Auxquels A. VAN DER LAAN et F. AKKERMAN en ajoutent un troisième, à savoir sa correspondance (ces deux chercheurs ont édité, traduit et commenté 55 lettres d'Agricola: *Rudolf Agricola Letters*, Royal van Gorcum, Arizona, Center for Medieval and Renaissance Studies, Tempe, AZ, 2002).

(138) Voir notamment *Histoire de la Rhétorique* [...], p. 88 et n. 3 (le *De inventione dialectica* fut traduit en italien et publié à Venise en 1567).

(139) Sélestat, 1519.

(140) On rappellera que la «*sermocialis scientia*», telle que la décrivait au ^{xiii}^e siècle Shyreswood, définissait la grammaire comme la science «*quae docet recte loqui*», la rhétorique comme celle «*quae docet ornate loqui*», et la dialectique, comme celle «*quae docet vere loqui*».

pouvoir nouveau et la faculté d'introduire l'étudiant au seuil des connaissances les plus diverses, des «arts civiques» à la philosophie ou aux sciences de la nature et à la médecine en particulier, du savoir politique au savoir historique. D'où la recherche d'une véritable réforme de l'entendement, d'une méthode générale de la connaissance et des connaissances, capable d'«ordonner» les notions diverses, ce que, d'après le réformateur humaniste, n'avait pas su réaliser Aristote, dans sa *Rhétorique* et dans l'*Organon*... En effet, selon le philosophe grec, la dialectique portait, non sur la recherche de la vérité, mais sur l'opinion – *doxa* –, elle traitait donc du probable, comme il est indiqué dans les *Topiques*, à la différence des traités constituant ce qu'on a pu appeler la «logique générale», comme le *Peri Hermeneias*, qui traite de la proposition, les *Premiers Analytiques* du syllogisme et les *Seconds Analytiques* de l'apodicticité, c'est-à-dire de la vérité nécessaire. En bouleversant la structure de l'édifice aristotélicien, non seulement dans les rapports de la rhétorique et de la dialectique, mais dans le statut de la dialectique elle-même, Agricola a opéré une sorte de révolution copernicienne. La dialectique sort du domaine de la logique pour intégrer celui de la rhétorique, tout en lui étant subordonnée. S'appuyant sur les *Topiques* de Cicéron⁽¹⁴¹⁾ dès le début de son ouvrage, Agricola divise la dialectique en invention (*inventio*) et en jugement (*judicium*)⁽¹⁴²⁾, la tâche se répartissant entre un art d'argumenter et la critique de l'argumentation par le moyen des instruments traditionnels de la logique formelle. En dépit d'une terminologie, encore assez floue, comme le prouveront les travaux et les concepts de Pacius⁽¹⁴³⁾, de Mélancthon⁽¹⁴⁴⁾ ou de Ramus⁽¹⁴⁵⁾; notamment à propos de ce terme majeur de dialectique, le projet d'Agricola est parfaitement clair: qu'il s'agisse de la définition du lieu (*topos*), de leur division ou de la description de certains d'entre eux⁽¹⁴⁶⁾. En fait, comme plus tard chez Érasme ou Vivès, c'est moins à Aristote et à sa conception de la dialectique elle-même qu'il s'en prend, mais aux scolastiques, comme on l'a déjà indiqué. Il se refuse à traiter les lois de la raison selon le schéma de cette dialectique post-aristotélicienne, en embrassant d'un seul regard la logique, la grammaire et la rhétorique, qui concourent toutes trois à ordonner la matière, c'est-à-dire l'ensemble des mots, expressifs d'idées ou de concepts correspondant à un «objet» intellectuel donné, de manière à convaincre le lecteur, l'auditeur, l'interlocuteur virtuel ou réel. C'est en cela que consiste l'invention dialectique: c'est la voie que suivront désormais les humanistes et les philosophes qui ont fait ou feront du langage et de la communication le moteur efficace de leur pensée. Car avec cette rigueur et cette clarté dans l'énoncé de propositions simples, dans lesquelles certains ont voulu voir un caractère de l'esprit néerlandais, Agricola a manifesté un moindre souci de l'ornementation et même de la «variété» du discours⁽¹⁴⁷⁾, tout en élaborant une argumentation vigoureuse, en assurant à la grammaire sa pleine intelligibilité, à la rhétorique sa force de persuasion, et à la logique la parfaite ordonnance des faits. La littérature gréco-latine constitue pour lui un vaste champ d'expériences, et ces modèles, à la fois esthétiques et logiques ont plus d'importance à ses yeux que les propositions de la *Rhétorique* ou de l'*Organon* d'Aristote: ce sont eux qu'il a contribué

(141) De préférence aux *Topiques* d'Aristote, même si Cicéron s'est inspiré du philosophe grec, et dans le titre de son ouvrage, et dans son contenu.

(142) «Hanc partem excogitandi vel medii vel argumenti, vocant dialectici inventionis. Altera est pars quae judicandi vocatur» (éd. de 1539, p. 8).

(143) In *Aristotelis topica Commentarius analyticus*, in Porphyrii *Isagogen et Aristotelis Organum, Commentarius analyticus* (1597).

(144) *Erotemata Dialectices*, Wittenberg 1547.

(145) *Dialectique* (1555), édition critique de M.

DASSONVILLE, Genève, 1964; voir aussi N. BRUYÈRE, *op. cit.* (n. 120).

(146) Voir notamment *De inventione dialectica*, Livre 2, chap. 26-30. Voir l'article de P. MACK, *Rudolph Agricola's Topics*, in *Rodolphus Agricola [...]*, cit., pp. 257-269.

(147) Ce n'est pourtant pas le cas d'Érasme, tout au moins en ce qui concerne la *varietas* ou la *copia verborum ac rerum*, pas plus que celui de Politien. Il est vrai que ni l'un ni l'autre n'étaient philosophes, au sens où l'était Agricola et le seront un Vivès ou un Mélancthon.

à répandre en Allemagne, et au-delà de ses frontières, par son enseignement et ses publications.

5. L'humanisme de Juste Lipse: philologie, histoire, politique et philosophie

L'humaniste brabançon Juste Lipse (il est né entre Bruxelles et Louvain en 1547), dont il a déjà été question comme représentant éminent de l'enseignement au sein de l'université de Leyde, mérite d'être revisité, comme figure marquante de la philologie, de l'histoire et de la philosophie dans les dernières décennies du XVI^e siècle; mais aussi comme un type d'humaniste chrétien, dont la propre destinée exprime son aversion à l'égard des dogmes ou des frontières trop rigides de la foi: comment expliquer autrement que, luthérien dans sa jeunesse (en 1570), il ait pu, au moment où il composait son livre *De una religione* (1590)¹⁴⁸, soutenir des opinions qui le rendirent aussitôt suspect aux réformés, pour revenir finalement au catholicisme et donner ses derniers cours dans la catholique Louvain¹⁴⁹? Il faut reconnaître que, dans la société de la fin du XVI^e siècle, et sans doute davantage dans l'Europe du Nord, où les conflits religieux se sont exacerbés, tournant le dos aux efforts de conciliation tridentins, un membre actif de la République des Lettres, tel que s'est voulu Lipse, ne pouvait que se sentir mal à l'aise, sinon directement menacé. «L'instabilité de l'existence et de la carrière de Juste Lipse, écrit Christian Mouchel¹⁵⁰, illustre la difficulté de l'homme de lettres à réaliser son *officium* dans une Europe du Nord déchirée par les conflits politiques et religieux». Et il choisit précisément Lipse comme illustration de cette difficulté d'être soi-même et d'enseigner en toute quiétude à un public diversifié, épris de paix. Après un séjour de cinq années à Louvain, entre seize et vingt-et-un ans, dans l'atmosphère savante et l'ambiance humaniste qui régnaient au Collège Trilingue, le souvenir, encore très vivant, de Pierre Nannius, mort depuis six ans, fut déterminant dans son attirance pour les antiquités romaines; mais les cours de son professeur Cornelis Wouters (Valerius), comme les liens d'amitié qu'il avait formé avec ses jeunes disciples jouèrent aussi un rôle important dans ses premières orientations. «De Cologne (éducation chez les Jésuites, 1559-1563) à Rome (secrétaire de Granvelle, 1567-1569), de la luthérienne Iéna (chaire d'histoire, 1572-1574) à la Belgique espagnole (1575-1579), de la calviniste Leyde (chaire d'Antiquités) à la catholique Louvain (séjour définitif, 1591-1606), son périple marque un tiraillement entre patriotisme et européanisme, volonté d'autarcie et assujettissement aux intérêts des princes ou des Églises, tentation de la solitude contemplative et désir de participation à la vie de la Cité»¹⁵¹.

En fait, la vie et l'œuvre de Lipse font de lui, au XVI^e siècle, le plus grand humaniste des Pays-Bas après Érasme, dont il reconnaît la profonde influence sur ses idées. D'ailleurs celles-ci sont moins divisées que ses voyages et les frontières géographiques

(148) «Quum sint autem tria praecipue in homine, quibus reliquo animantium generi praestet; unum, quo cognoscit omnia et naturam cuiusque perquirat; alterum, quo actiones suas vitaeque ordinem instituit ac format; tertium, quo profert pronuntiatque ea, quae cogitavit, et, ut suis singula verba notemus, intellectus quo cognoscit, ratio qua consulit, sermo quo eloquitur, tres proinde suam cuilibet parti philosophia adhibuit disciplinas, quarum quae ad loquendum pertinet, Graeci logicem, nostri rationalem, quae vitam instituit, illi ethicen,

nos moralem, quae rerum naturas considerat, nos naturalem, illi physicen nominaverunt» (éd. Rupprich, pp. 172-173).

(149) Il y vécut quand même encore quinze années.

(150) *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, publiée sous la direction de M. FUMAROLI, Paris, PUF, 1999, pp. 467. (chap. sur les «Rhétoriques post-tridentines»).

(151) *Ibid.*, p. 467.

ou religieuses qu'il a franchies pourraient le faire croire. L'auteur du *De constantia*¹⁵² mais aussi de la *Manuductio ad stoicam philosophiam*¹⁵³, de la *Physiologia Stoicorum*¹⁵⁴ ou des éditions de Tacite¹⁵⁵ ou des *Œuvres* de Sénèque¹⁵⁶, est considéré généralement à juste titre comme le plus célèbre des restaurateurs (ou plutôt rénovateurs) du stoïcisme ancien, mais cette plongée dans ce courant majeur de la pensée antique dont il a tiré sa propre philosophie, s'inscrit dans un combat intellectuel et moral qu'il a soutenu tant à Louvain qu'à Leyde, celui de la recherche et de l'exaltation de la paix parmi les nations et les hommes. Ce faisant, il rejoint avant Grotius, l'une des lignes directrices de la pensée des plus grands humanistes du XVI^e siècle, notamment Érasme et Vivès, dont l'un était lié étroitement au sol des Pays-Bas, tout en ayant œuvré comme «citoyen du monde» et «précepteur de l'Europe», et dont l'autre, quoique d'origine espagnole, avait été pratiquement naturalisé hollandais depuis son installation à Bruges en 1512, son professorat au Collège Trilingue¹⁵⁷ et son séjour définitif à Bruges. Ce qui nous rappelle l'essai de C. Reedijk sur «ce qui est typiquement hollandais chez Érasme»¹⁵⁸. Plus politique que ce dernier, qui rêvait seulement d'une République des Lettres, confondue avec une République chrétienne, Lipse se voit à la fois dans le rôle de sujet de la monarchie des Habsbourg à laquelle il doit allégeance, et d'admirateur de Tacite¹⁵⁹, se plaçant sous le patronage de l'*Imperium Romanum*, qu'il aimerait prendre comme modèle pour la direction politique de l'Europe du Nord: il souhaiterait en effet, rêve d'un patriote (que nous jugerions aujourd'hui à la fois nationaliste et fédéraliste) que cette Europe du Nord réalisât l'unité de l'Europe tout entière.

Lipse peut être tenu pour l'humaniste le plus complet¹⁶⁰. En tant que philologue, ses critiques textuelles sont remarquables d'intelligence, d'érudition, et d'originalité par rapport à celles de ses devanciers ou contemporains, comme Marc-Antoine Muret ou Claude Chifflet¹⁶¹. Pour nous en tenir à ses travaux sur les *Annales* de Tacite, qui s'étendent sur une bonne partie de sa vie universitaire, notamment à Iena, mais surtout à Leyde, où il fut nommé en 1579 non pas professeur de littérature latine – intitulé de chaire, comme on l'a vu, qui n'avait pas cours à l'Université –, mais «professor historiarum et juris», il donne, de 1581 à 1589, quatre éditions des *Annales*, consécutives à sa première édition de 1574, et contemporaines de ses notes critiques sur le texte de Valère Maxime¹⁶² et de son édition des *Commentaires* de César¹⁶³, et après sa publication¹⁶⁴ du livre I de Tite-Live. D'une édition à l'autre de Tacite, il procède à de multiples corrections à partir des manuscrits dont il dispose (la plupart étant des

(152) *De constantia*, Anvers, C. Plantin, 1585 («editio melior et notis auctior»). Voir aussi *De constantia libri duo, qui alloquium præcipue continent in publicis malis, ultima editio* [posthume] 1615. Voir la traduction française anonyme (édition de Tours de 1592): *De la constance, ... esquels en forme de devis familiers et discours des afflictions, et principalement des publiques, et comme il faut se résoudre à les rapporter.* (cfr. Paris, éd. Noxia, 2000)

(153) *Manuductionis ad stoicam philosophiam libri tres*, s. d.

(154) *Physiologiae stoicorum libri tres*, cit., 1604.

(155) C. Cornelii Taciti Opera omnia quae nunc extant ... I. Lipsius denuo castigavit et recensuit, Antuerpiae, ex officina Christophori Plantini, 1581; *Iusti Lipsi ad Annales Corn. Taciti Liber commentarius, sive Notae*, Antuerpiae Ex officina Christophori Plantini, 1581. Voir J. RUYSSCHAERT, *Juste Lipse*

et les *Annales* de Tacite. Une méthode de critique textuelle au XVI^e siècle, «Humanistica Lovaniensia», 8, 1949.

(156) Ces divers ouvrages ont été publiés respectivement en 1583, 1604 et 1605.

(157) Voir H. DE VOCHT, *op. cit.*, et notre 2^e développement.

(158) Voir p. 534 et n. 18.

(159) Voir son édition de 1574.

(160) Voir G. OESTREICH, *Justus Lipsius als Universalgelehrter zwischen Renaissance und Barock*, in *Leiden University* [...], cit., pp. 177-201.

(161) Et beaucoup plus fouillées, pourrait-on ajouter, que celles d'Érasme.

(162) Publiées en 1585 en annexe à l'édition de son ami Étienne Wynants (Pighius).

(163) Publiée en 1586.

(164) En 1579.

manuscrits romains) et des éditions imprimées, comme celle de 1542, parue à Lyon chez les Gryphe et dont son propre exemplaire est couvert de notes, préparatoires à ses deux premières éditions¹⁶⁵. Sans m'attarder sur la controverse Muret-Lipse à propos des notes critiques que l'humaniste français avait apposées sur son exemplaire du Tacite gryphien de 1542 – elle a été analysée en détail par Ruyschaert, après Pierre de Nolhac¹⁶⁶ – et des accusations réciproques de plagiat, je rappellerai seulement les caractéristiques de la méthode d'*emendatio* lipsienne: une combinaison de corrections faites *ex sententia* (d'après le sens), *ex usu* (d'après l'usage) et *ex historia* (d'après les données historiques).

Cette méthode de philologie historique, qui implique aussi une sérieuse prospection du texte de Tacite au point de vue de la stylistique, combinée avec une critique rigoureuse de l'autorité des manuscrits, Lipse l'a appliquée naturellement à tous les auteurs anciens qu'il a enseignés et/ou édités, notamment Sénèque.

Mais il n'est pas seulement l'homme des livres, des bibliothèques, des manuscrits et des auditoires d'étudiants: son intérêt pour les lettres de Sénèque ainsi que pour ses œuvres morales et philosophiques¹⁶⁷ et, d'une façon générale, pour le stoïcisme ancien, rencontre dans l'histoire contemporaine, dont il est à la fois témoin et acteur, plus d'un écho vivant, indépendamment de ce courant européen connu sous le nom de néo-stoïcisme, et dont Guillaume de Vair, en France, est l'un des représentants majeurs, auteur, quatre ans avant Lipse, d'un ouvrage intitulé lui-même *De la constance*¹⁶⁸.

La constance, ou plutôt, pour reprendre le titre latin complet, *De constantia in publicis malis*¹⁶⁹, par un véritable mimétisme avec le titre de son contemporain français, n'est pas un concept purement éthique, mais une vertu, qui est la plus pratique et la plus bénéfique en période de troubles (ce qui était évidemment l'expérience que vivaient alors Lipse et ses compatriotes). Nous n'avons pas affaire ici à un traité philosophique composé ou délivré «*ex cathedra*»; mais, selon une forme très généralement utilisée par les humanistes, à un dialogue qui se situe pendant la révolte des Pays-Bas contre l'Espagne. L'un des personnages, qui n'est autre que Lipse, songe à quitter son pays natal en proie à la guerre civile et à la guerre étrangère; mais il en est dissuadé par son ami avisé: ce qu'il faut fuir ou maîtriser, ce sont ses propres émotions. Il pense en effet que toutes les émotions sont nuisibles, et que, selon les principes des anciens Stoïciens, il fait atteindre à l'équanimité ou équilibre de l'esprit, par la disparition progressive des émotions et des passions. Mais le concept de *constance* n'est pas l'équivalent de l'*ataraxia* des Grecs, sorte d'indifférence ou d'apathie. C'est une véritable force mentale qui nous porte à triompher de toutes les circonstances extérieures ou accidentelles; la philosophie se présentant alors comme un exercice éthico-intellectuel qui permet de voir le réel au-delà des apparences. Ses idées, écrit Marie-Luce Demonet¹⁷⁰, dans une lecture critique de Pierre Mesnard¹⁷¹, «épanouissent une éloquence du vrai».

*

* *

(165) Celle de 1574 (faite à partir de l'édition de Bâle de 1544) et celle de 1581.

(166) *La bibliothèque d'un humaniste au XVI^e siècle*, dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École française de Rome*, t. III (1883), pp. 228.

(167) Symbolisé par le célèbre tableau de Rubens aux quatre personnages (dont Lipse), devisant autour d'une table chargée de livres ouverts ou fermés, et dominé par le buste de Sénèque.

(168) Ou, plus complètement: *De la constance* ès

calamités publiques, «exercice de philosophie appliquée au contexte politique, le siège de Paris» (écrit M.-L. DEMONET dans son article *Du Vair* de l'*Encyclopédie philosophique universelle*, t. I, *Les Œuvres philosophiques*, 1992, pp. 508.

(169) Publié en 1594.

(170) Dans son article *Du Vair* (n. 166).

(171) *Du Vair et le néo-stoïcisme*, «Revue d'histoire de la philosophie», avril-juin 1928, pp. 142-166.

Des cinq développements auxquels j'ai voulu donner droit de cité dans ces réflexions générales sur l'Humanisme aux Pays-Bas, est-il possible de tirer une conclusion qui soit historiquement et conceptuellement acceptable? Autrement dit, ai-je ou non répondu au problème que je m'étais posé au début de mon exposé sur l'Humanisme global et les humanismes régionaux, voire nationaux?

Une première remarque, la plus simple et la moins contestable de toutes: l'Humanisme, en Europe du Nord comme en Europe centrale ou orientale, comme en France, en Grande-Bretagne, ou dans le Sud de l'Europe, a trouvé, dans l'Italie du Quattrocento (et même antérieurement, avec Dante, Pétrarque, Boccace, avec des philosophes, des poètes, des savants ou des artistes aussi nombreux que variés) de véritables modèles à imiter ou, à tout le moins, une source inépuisable d'inspiration. Le voyage en Italie s'est imposé à toutes les personnalités néerlandaises de haut vol, ainsi qu'aux autres Européens, comme un indispensable brevet d'Humanisme, même si, par la suite, et par une réappropriation nationale, certaines d'entre elles ont essayé de s'en détacher pour faire fructifier les ressources propres à leur culture, qui s'expriment aussi bien dans la peinture réaliste ou satirique contemporaine¹⁷² que dans les jeux des enfants¹⁷³, le folklore en général ou ces proverbes mis à profit par Agricola, Erasme ou Lipse autant que par les Rhétoriciens. Et ce sont quand même les Pays-Bas qui ont donné le jour à Laurent Coster, inventeur des caractères mobiles de métal, donc de l'imprimerie, hors de la sphère méditerranéenne et de Gutenberg lui-même.

Seconde remarque: si l'Humanisme français, espagnol ou portugais s'est exprimé très tôt en latin par ses affinités linguistiques avec la langue «toscanne», elle-même se considérant comme l'héritière directe de celle de Cicéron ou de Virgile, l'apprentissage du latin dans les cités, les écoles et universités néerlandaises, doit être considéré comme un acte de volonté, voire, dans certains cas, comme un acte de rupture avec la langue dans laquelle s'étaient exprimés, du XIII^e au XV^e siècle, la très grande majorité des poètes, prosateurs, fonctionnaires, philosophes, mystiques, vivant, écrivant, priant ou prêchant entre la vallée du Rhin et la Mer du Nord¹⁷⁴. Comme l'a écrit J. IJsewijn¹⁷⁵, «In the Netherlands, a nostalgia for the Roman past, at least in the Italian manner, was inconceivable». Autrement dit: «Nous nous sentons capables de faire aussi bien qu'eux, mais à notre manière, *homines Batavi* que nous sommes!».

Troisième remarque: la considération des valeurs éthiques, ou éthico-religieuses, à tous les niveaux de la pédagogie¹⁷⁶, l'emportent toujours sur le côté ludique, voire paganisant ou même cynique – que nous présentent un assez grand nombre de documents littéraires de l'Italie du Quattrocento et du Cinquecento. L'influence de la «dévotion moderne», même si elle s'est peu à peu affaiblie, se fait encore sentir dans la conscience ou dans le subconscient des éducateurs néerlandais du XVI^e siècle.

(172) Voir G. MARLIER, *Érasme et la peinture flamande de son temps*, Damme, éditions du Musée Van Maerlant, 1954.

(173) Célébrés notamment par Pierre Bruegel dans son tableau des «Kinderspiele».

(174) Tels les poètes Jan van Boendale (1279-ca. 1347 / 50), ou Dirc Potter (ca. 1370-1428, ou encore le secrétaire de la ville d'Anvers. Quant au latin, même encore dans la seconde moitié du XVI^e siècle, un historien et universitaire de Louvain, Johannes Molanus, notait que la Faculté des Arts avait du mal à abandonner dans son enseignement le style archaïque du latin médiéval. Jozef IJSEWIJN,

dans son essai sur la venue de l'Humanisme aux Pays-Bas (*The Coming of Humanism to the Low Countries*, in *Itinerarium Italicum ...* P. O. Kristeller, Leyde, edd. H. Obermann & Th. Brady jr. (1975), pp. 193-301, cite quelques noms de «latinistes» néerlandais du XV^e siècle, mais il s'agit, soit de théologiens qui s'appuient avant tout sur le texte de la Vulgate, soit de grammairiens scolastiques, comme ceux dont se moqueront les grammairiens humanistes hollandais.

(175) Dans l'essai cité à la note précédente.

(176) Érasme représente à cet égard un exemple idéal.

Dernière remarque: l'Humanisme fortement «engagé»¹⁷⁷ des maîtres de l'Université de Leyde (dont Juste Lipse est un exemple, parmi bien d'autres) à partir de la période de la révolte des Pays-Bas, dans les quatre dernières décennies du XVI^e siècle et la première du XVII^e¹⁷⁸ conférait à l'enseignement de la philosophie, des langues ou de l'histoire de l'antiquité, une valeur d'actualité qui débouchait souvent sur des prises de position politiques et/ou religieuses, et des actions concrètes en rapport étroit avec les violences et les entreprises guerrières et anti-espagnoles des «Gueux», et qui aboutirent, au grand dam des esprits pacifistes et tolérants, comme Guillaume d'Orange, à une division entre les provinces du Sud, catholiques, et celles du Nord, calvinistes, qui est à l'origine des deux nations actuelles, les Pays-Bas et la Belgique. Mais les humanistes que nous avons rencontrés ne pouvaient évidemment pas prévoir le destin historique de Provinces qui, malgré leur intitulé temporaire, n'ont jamais été véritablement unies.

JEAN-CLAUDE MARGOLIN

(177) À supposer que ces deux termes ne forment pas un pléonasme!

(178) La Trêve de Douze Ans, en 1609.